BF 1042
.C88
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. BF1042

Shelf .C88

UNITED STATES OF AMERICA.

# CRIMES ET FOLIES

DU

# SPIRITISME

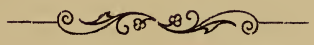
PARIS. — IMP. ALCAN-LEVY, BOUL. PIGALLE, 50.

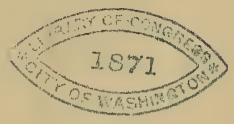
# CRIMES & FOLIES

DU

# SPIRITISME

28.2






PARIS

A LA LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL

21, boulevard Montmartre, 21

BF1042
.C88

# AVANT-PROPOS

Il serait temps d'en finir, une fois pour toutes, avec ces cerveaux fêlés, illuminés du dix-neuvième siècle, qui se jettent en travers de la civilisation, du progrès et de la raison, et qui, en dépit des extravagances qu'ils entassent et publient, s'obstinent à être pris au sérieux, et prétendent être discutés. Si l'on ne savait à que point peuvent se reculer les bornes de la crédulité et de la bêtise humaines, on comprendrait difficilement que, de notre temps, une secte, plus extravagante qu'aucune de celles que le moyen âge a protégées, ait pu s'implanter en France, y prendre racine et se répandre sur tout le pays comme une plaie gangrenée. Ces gens, d'un comique si réel, d'une naïveté si sincère, se sont groupés en bataillon carré, et, si amusants qu'ils soient en particulier, leur nombre nous épouvante: une armée de jocrisses est toujours une armée. Ils ont une croyance, un dogme et presque un pontife; ils sont absolus et intolérants comme les religions qui débutent et qui veulent s'imposer; ils appellent la persécution, qui ne vient pas. Quant à leurs martyrs, ils existent et l'on en peuple Charenton.

Le spiritisme — cette immense jonglerie, — s'appuie sur un sentiment naturel, inné dans le cœur de l'homme, et l'exploite avec une habileté que nous ne saurions méconnaître. L'âme a besoin de foi, et cette aspiration ne trouve pas toujours à se satisfaire dans de salutaires conditions. Quand la croyance religieuse dogmatique s'efface dans un esprit, il semble qu'il prend de lui-même

une possession plus personnelle et plus égoïste, et qu'il s'affirme plus absolument. Mais toutes les âmes ne sont pas assez fortes pour vivre dans cette liberté, et les plus faibles éprouvent le besoin de se rattacher à des idées du même ordre dont elles acceptent et reconnaissent la suprématie, fussent-elles inférieures comme essence et comme logique à celles dont elles se sont débarrassées.

L'ignorance, je veux dire une ignorance relative, joue un grand rôle dans cette opération de l'esprit, et il faut malheureusement avouer que l'intelligence générale ne s'est élevée qu'à une médiocre hauteur. Nous sommes entourés des phénomènes magnétiques et électriques, que le siècle asservit et dirige, et les demi-savants y trouvent des arguments pour appuyer toutes leurs absurdités.

où sont les parfaits ?

L'intervention d'un esprit supérieur ne leur paraît pas plus étrange que la spontanéité de l'écriture télégraphique, et, pour eux, l'un prouve l'autre. Le *Livre des Médiums* affirme que des mains invisibles peuvent bien soulever une table, puisque la vapeur et l'air comprimé, *qui sont des fluides comme les mains précitées* (!) soulèvent des poids considérables.

dictum

Non, l'imagination en délire ne saurait aller au-delà. Les contes de fées les plus prodigieux, les rêveries les plus désordonnées ne peuvent lutter avec les sérieuses divagations des apôtres du spiritisme. Et quand on a lu quelques pages des livres étranges qu'ils mettent au jour, on ne sait si l'on doit s'étonner le plus de leur fécondité dans l'absurde ou de l'aplomb de leurs récits.

Peut-être se produit-il chez eux, et c'est la seule explication possible, une aberration du sens matériel, correspondant à celle du sens moral. Quelques-uns paraissent sincères, et cela doit apitoyer, car si nous repoussons le spiritisme comme une maladie contagieuse, et ses apôtres comme des empoisonneurs, nous sommes fort touchés de l'état des malades, et il ne dépend pas de nous qu'ils n'arrivent à une prompte et complète guérison.

hélas

Ne croyez pas d'ailleurs que les spirites aient jamais rien inventé. Il y a quarante ans environ, un sieur Berbiguier de Terre-Neuve-du-Thym, demeurant à Paris, 21, rue Mazarine, confessa le premier la foi nouvelle. Il affirma l'existence d'un nombre incalculable d'esprits, qu'il appelait farfadets, et il publia à ce sujet trois gros volumes, qu'on doit trouver encore sur les quais de Paris. Esprits ou farfadets, même chose. Berbiguier est le véritable père des spirites et s'est même avancé dans leur foi plus loin qu'aucun d'entre eux. Ces mauvais esprits, ces esprits taquins et gouailleurs, dont se plaignent les adeptes du spiritisme, il les enfermait dans des bouteilles et les enivrait de tabac. — Quelle joie, disait-il, quand je les voyais s'agiter dans ma bouteille! car Berbiguier était un médium-voyant (1).

Nous avons voulu réunir dans ce travail, sous une forme concise, quelques antidotes contre l'affection morale épidémique du moment. C'est sans emportement, et surtout sans animosité personnelle, que nous voulons rappeler à la raison nos adversaires et les esprits qu'ils égarent. Il ne faut pour cela aucun raisonnement profond ni aucune contention d'esprit. Nous nous contenterons de citer très-exactement, en indiquant nos autorités et en les annotant, les prétendus phénomènes des spirites et les assertions de leurs assemblées, de leurs journaux et de leurs livres. Si quelque homme impartial, en possession de toutes ses facultés, résiste à ce simple examen, c'est qu'il est prédestiné sans doute à devenir lui-même un fils de Berbiguier de Terre-Neuve-du-Thym.

(1) Une édition du livre de Berbiguier se prépare en ce moment. Elle est toute à la gloire des docteurs spirites.

# CRIMES ET FOLIES DU SPIRITISME

## CHAPITRE PREMIER

### LE LIVRE DES ESPRITS

§ I

Nous entrons dans le monde des Esprits, ami lecteur. Dans les livres que nous ouvrons d'ordinaire, c'est un homme qui nous parle, et si nous sommes mécontents de lui, nous savons à qui nous en prendre. Avec M. Allan Kardec, les choses vont autrement : ce n'est pas lui qui prend la parole ; s'il tient la plume, c'est par pure condescendance pour les Esprits qui dictent, et pour épargner à ses vénérables inspirateurs — Saint Louis, Eraste, Fénélon, Saint Augustin et *tutti quanti* — la peine de manier cet instrument prosaïque et rétif. C'est donc à Saint Louis, à Fénélon, à Eraste, à Platon qu'il faut porter nos réclamations, si nous trouvons les idées dont M. Kardec est le porte-voix, puériles, dangereuses ou grotesques.

Il y a une dizaine d'années, M. Kardec, parfaitement inconnu, s'imagina de relater dans un petit livre les observations que lui et ses amis avaient soi-disant faites sur les *tables tournantes*, les *Esprits frappeurs*, et autres *phénomènes* de même nature. M. Kardec, si profondément convaincu que je le suppose de l'ampleur de la bêtise humaine, ne s'attendait probablement pas au succès qu'il allait rencontrer. En quelques mois, la première édition de son livre fut épuisée ; la seconde, plus développée, plus nourrie de *faits* et d'*expériences*, s'enleva plus vite encore, et, le succès crois-

sant toujours, le *Livre des Esprits* en est aujourd'hui à sa *Treizième édition!* C'est un chiffre, mais le triomphe de l'auteur est plus grand encore qu'on ne l'imaginerait au premier coup d'œil.

Ce livre de début s'est successivement divisé en trois ou quatre parties distinctes. Le nombre des *croyants* augmentant, la doctrine s'est élargie, les confidences des Esprits ont pris des proportions énormes, et les pages se sont amoncelées sur le pupitre de l'auteur dans des proportions phénoménales. Il a fallu mettre de l'ordre dans les révélations, de la méthode dans le travail des adeptes, d'où la nécessité des nombreux volumes qui, dans leur vaste hiérarchie, embrassent aujourd'hui, en l'an de grâce 1865, la doctrine spiritiste sous toutes ses faces, avec toutes ses applications. C'est d'abord une brochure importante intitulée : *Qu'est-ce que le Spiritisme*? une escarmouche d'avant-poste annonçant la grande bataille; puis le *Livre des Esprits*, la clef de voûte de l'évangile nouveau, le dépôt du verbe infaillible, le sanctuaire de la pure lumière; le *Livre des Médiums*, où la doctrine descend des hauteurs et s'abaisse jusqu'à la pratique quotidienne; l'*Evangile suivant le Spiritisme*, où l'auteur fait *concorder* — il l'affirme — l'Evangile et ses propres découvertes; enfin, le *Ciel et l'Enfer*, où le spiritisme se constitue juge souverain des doctrines antérieures sur la mort, l'enfer, le purgatoire, etc.

Je ne parle pas d'une foule de brochures à dix centimes jetées par milliers dans les maisons particulières, dans les cafés, sur les tables des bibliothèques et des bateaux à vapeur, et dont l'unique but est d'appeler généreusement les âmes confiantes aux joies de la bonne nouvelle, aux magnificences du banquet spiritiste.

Il y a quelques jours, un livre fut publié à Paris, où l'histoire des frères Davenport, de leur armoire, de leur guitare et de leurs ficelles était racontée en grand détail. Le but de ce livre était évidemment de préparer le public aux surprises *médianimiques* et charivariques qui l'attendaient à la salle Herz, où les deux frères Davenport avaient établi le siége de leurs opérations cabalistiques. M. Allan Kardec crut devoir accepter la solidarité des doctrines professées dans ce volume, ou tout au moins permit-il que ses ouvrages fussent cités à chaque page et que le volume fût enrichi d'opuscules signés de son nom. A l'heure qu'il est, et après la ridicule déconfiture des deux frères, M. Kardec regrette peut-être

d'avoir compromis son infaillibilité dans la bagarre; mais il faut cependant, pour être juste, que nous rappelions la part qu'a prise le prophète du spiritisme à l'équipée de ses protégés.

Je veux examiner avec le lecteur les deux principaux ouvrages de M. Kardec : le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums;* nous terminerons cette rapide excursion par un coup-d'œil jeté sur les *Phénomènes des frères Davenport;* ce ne sera pas la partie la moins réjouissante du voyage.

## § II

Entre le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*, plusieurs années se sont passées ; il est facile de le reconnaître en feuilletant les premières pages des deux ouvrages. Dans le *Livre des Esprits*, M. Allan Kardec tâtonne et tergiverse ; il affirme mollement, il s'avance en saluant de droite et de gauche comme un homme qui a besoin de s'assurer le bon vouloir des gens et qui a très-grand peur qu'on ne le reçoive assez mal. Dans son *Livre des Médiums,* le ton de l'auteur a bien changé. Il se sent soutenu, il a derrière lui des adeptes, des fidèles, des *voyants* qui dévorent ses écrits et s'inclinent devant sa parole; il est hardi, cassant, incisif; il prend de grands airs, il dit : « Cela est ainsi, et je ne vous reconnais pas le droit d'en douter. » Il me semble, toute proportion gardée, voir Mahomet après la bataille de Bedri, quand il a exterminé un nombre suffisant d'incrédules; à partir de cette fameuse journée, il fait des miracles, il est décidément prophète, il entre avec la Lune et l'ange Gabriel en relations familières.

Dans le *Livre des Esprits*, le spiritisme est un *spectacle*, une *doctrine* tout au plus ; ce n'est pas encore une *science*. L'auteur ne veut même pas qu'on prononce ce mot pour qualifier ses opérations, ses révélations et toute sa chimie d'outre-tombre; il dit en propres termes : *La science est incompétente dans la question du spiritisme*. Dans le *Livre des Médiums*, l'ambition est venue. *Spectacle* est un mot malsonnant que l'on voudrait bien effacer, *doctrine* est bien modeste, c'est SCIENCE qu'on écrit avec une majesté convaincue. « Le spiritisme, déclare solennellement M. Kardec, est *toute une science*, *toute une philosophie*, » et comme tel, il

échappe désormais au scepticisme des malveillants, aux objections des incrédules. C'est une SCIENCE, vous dis-je, un tout, une unité inattaquable, *le monument* du dix-neuvième siècle !

Entrons, ami lecteur, chez les Esprits qu'évoque M. Allan Kardec. Il y a deux parties dans son livre ; nous les examinerons l'une après l'autre. Dans l'introduction, il fait l'historique du spiritisme, il en raconte la genèse, les luttes, les développements ; dans le corps de l'ouvrage, il nous renseigne — ce sont les Esprits qui dictent — sur les principales questions qui, depuis que le monde est monde, ont passionné les foules et inquiété l'esprit humain.

## § III

Je pourrais dès l'abord dire en bloc au lecteur l'impression que m'a laissée l'étude attentive de ces divers ouvrages. J'aime mieux réserver pour la fin mes appréciations personnelles ; je raconterai simplement et impartialement les faits ; je citerai textuellement les passages caractéristiques, le lecteur décidera. Le *Spiritisme jugé par lui-même*, tel pourrait être le titre de cette brochure.

Voici comment l'auteur procède :

Il admet d'abord la *danse des tables* comme un phénomène incontestable. Il a vu, tout le monde a vu les tables tourner « *sous certaines influences*, se soulever, se renverser, se balancer, flotter dans l'espace sans point d'appui. » Ne dites pas que les expériences ont pu être mal faites, que des compères, des mystificateurs ont pu se glisser parmi les honnêtes expérimentateurs qui se livraient à une distraction innocente. M. Kardec n'admet point qu'il y ait l'ombre d'un doute sur les phénomènes dont il parle. Voilà qui est entendu : les tables vont et viennent, se soulèvent, se promènent, se suspendent, se collent au plafond et craquent comme il leur plaît. Je l'admets pour le moment ; j'admets même tout ce que l'auteur va nous affirmer. C'est lui qui se jugera lui-même, lui qui détruira de ses propres mains ses preuves, ses affirmations, ses raisonnements, sa doctrine tout entière.

Donc, les tables ont commencé par tourner et exécuter les divers manéges que j'ai signalés. Mais les tables ne pouvaient s'en tenir

là; les exercices ont bientôt changé de caractère, tant en France qu'en Amérique, d'où nous est venu, en 1848, à ce qu'il paraît, tout cet arsenal de nécromancie.

« *On crut découvrir*, dit l'auteur, *nous ne savons par quelle initiative*, que l'impulsion donnée aux objets n'était pas le produit d'une force mécanique aveugle, mais qu'il y avait dans ce mouvement *l'intervention d'une cause intelligente*. Cette voie une fois ouverte, c'était un champ tout nouveau d'observations; c'était *un voile levé sur bien des mystères. Y a-t-il, en effet, une puissance intelligente? Telle est la question.* Si cette puissance intelligente existe, quelle est-elle? quelle est sa nature, son origine? Est-elle au-dessus de l'humanité? Telles sont les autres questions qui découlent de la première. »

« Y a-t-il une puissance intelligente? » demande l'auteur. Je le donne en mille au lecteur à deviner la réponse qu'on va nous faire à cette question. « Certainement oui, » répond imperturbablement M. Kardec. « Et comment le savez-vous? par qui? » « PAR LES ESPRITS EUX-MÊMES, *qui ont daigné se révéler à nous.* » Cela est écrit en toutes lettres; la seule garantie de la présence de l'Esprit dans le pied de la table, dans le tiroir du guéridon, c'est l'Esprit lui-même, rien que l'Esprit. Si cela ne vous suffit pas, cher lecteur, si vous trouvez, avec votre prosaïque bon sens, que M. Kardec vient de s'embourber dans le plus splendide cercle vicieux qui soit jamais sorti d'une cervelle humaine, c'est que vous êtes, en vérité, bien exigeant, et la théosophie spiritiste vous est à jamais fermée.

## § IV

« *Les Esprits ont dit:* » « *On* a vu, *on* a entendu, *on* a attesté, » écrit sans plus de façons M. Kardec. Mais quel est cet *on* qui fait tant de besogne et qui voit si clair? Ces questions-là ne se posent pas, à ce qu'il paraît, dans le monde que hante l'inventeur du spiritisme; *on* est, en ce pays-là, d'humeur accommodante, et *on* accepte, les yeux fermés, toutes les bourdes qu'il plaît au maître de laisser tomber du haut de la chaire fatidique.

Peut-être le lecteur est-il curieux de savoir de quelle façon le

premier Esprit qu'on interrogea se présenta dans notre monde sublunaire, pauvre Esprit, qui, depuis des milliers d'années, comme les farfadets que M. Berbiguier met en bouteille, ou les âmes que le Tasse enfouit au cœur des arbres de sa forêt enchantée, attendait l'heure de la délivrance et la danse du guéridon !

Écoutons l'introducteur des Esprits, M. Allan Kardec : « L'être mystérieux qui répondait aux questions posées, interrogé sur sa nature, déclara qu'il était *Esprit ou génie*, *se donna un nom*, et fournit DIVERS RENSEIGNEMENTS sur son compte. Ceci, ajoute sentencieusement le révélateur, *est une circonstance importante à noter*. » D'une incalculable importance assurément, ô prophète! Laissez-nous regretter seulement que vous n'ayez pas été plus explicite; un peu de description n'aurait pas mal fait dans une circonstance aussi grave, et ces *divers renseignements*, sur lesquels vous glissez avec une précipitation dédaigneuse, manqueront aux générations futures.

Quoiqu'il en soit, l'Esprit en question simplifia tout d'abord la calligraphie usitée avant lui. « Il donna le conseil d'adapter un crayon à une corbeille ou à un autre objet. Cette corbeille, posée sur une feuille de papier, est mise en mouvement par la même puissance occulte qui fait mouvoir les tables; mais, au lieu d'un simple mouvement régulier, le crayon trace de lui-même des caractères formant des mots, des phrases et des discours entiers de plusieurs pages, traitant les plus *hautes questions de philosophie*, *de morale*, *de métaphysique*, *de psychologie*, etc., et cela avec autant de rapidité que si l'on écrivait avec la main. »

Voilà désormais les Esprits à l'œuvre. « Tout le monde » peut voir et constater chaque jour « à volonté » le travail auquel ils se livrent et recevoir leurs confidences. Quand je dis *tout le monde*, c'est, bien entendu, M. Kardec qui parle; mais il est convenu que sa dialectique consiste à affirmer, à affirmer toujours, et qu'il a parfaitement le droit de faire la sourde oreille si l'on demande à voir et à comprendre.

Suivons toujours.

M. Kardec commence par établir qu'il y a de bons et de mauvais Esprits, — nous verrons tout à l'heure que les variétés en sont infinies, — et il veut bien nous indiquer le moyen de distinguer les uns des autres.

« La distinction des bons et des mauvais Esprits *est extrêmement facile;* — c'est un Esprit qui parle, — le langage des Esprits supérieurs est constamment *digne*, *noble*, *empreint de la plus haute moralité*, *dégagé de toute basse passion;* leurs conseils respirent la sagesse la plus pure, et ont toujours pour but notre amélioration et le *bien* de l'humanité. Celui des Esprits inférieurs, au contraire, est inconséquent, souvent *trivial* et *même grossier;* s'ils disent parfois des choses bonnes et vraies, ils en disent plus souvent de fausses et d'absurdes par malice ou par ignorance; ils se jouent de la crédulité, et s'amusent aux dépens de ceux qui les interrogent en flattant leur vanité, *en berçant leurs désirs de fausses espérances*. En résumé, les communications sérieuses, dans toute l'acception du mot, n'ont lieu que dans les centres sérieux, dans ceux dont les membres sont unis par une communion intime de pensées en vue du bien. »

Me voilà, pour ma part, plus embarrassé que jamais, et si je rencontrais demain un Esprit sur ma route, je ne saurais trop, le livre de M. Kardec en main, dans quelle catégorie ranger mon visiteur. Le langage des Esprits supérieurs, dites-vous, est toujours *digne*, *noble*, *empreint de la plus haute moralité*. Est-ce là un signalement suffisant? Qu'est-ce qu'un langage *noble*? qu'est-ce que votre *haute moralité*? La *noblesse du langage* est une abominable invention académique, et je considère comme l'ennemi du genre humain celui qui cultive ce jargon; quant à la *moralité*, quant aux *bonnes* doctrines, je ne sache pas que l'Académie elle-même ait nettement précisé encore le sens de ces vocables. Les Francs-Maçons et les sociétaires de Saint Vincent-de-Paul n'entendent certainement pas le mot *bonne doctrine* de la même manière; le mot *honnêtes gens*, qui semble infiniment plus précis, varie de sens au lendemain de chaque révolution; comment donc voulez-vous que je reconnaisse un Esprit supérieur sur d'aussi vagues données, et ne voyez-vous pas qu'avant de m'initier à vos doctrines, vous me jetez dans un trouble inexprimable d'où il me sera malaisé de sortir?

Essayons pourtant de marcher ensemble. Abordons le corps même de l'ouvrage; me voici prêt. Eteignez les lumières et commencez les évocations; je suis tout oreilles.

## § V

Que désirez-vous savoir, ô lecteur bénévole? Peut-être ne seriez-vous pas fâché d'avoir sur *Dieu*, sur le *commencement du monde*, sur *Adam et l'Eden* quelques renseignements précis? Etes-vous plus ambitieux encore? Nous pouvons vous parler d'une manière très-satisfaisante de la *morale*, de la *société*, de la *liberté*, du *progrès* et de la *peine de mort*; rien n'échappe aux Esprits et à leur perspicacité prodigieuse. Si vous avez des doutes sur les *jouissances futures* et que des *affections brisées* vous aient détaché de la terre, nous allons vous dépêcher des consolations assurées. Nous avons un mot aimable pour tout le monde; les gouvernements les plus ombrageux ne sauraient rien reprendre à nos doctrines, et nous avons tenu à mettre de notre côté, avant tout, la femme, par laquelle on arrive à l'oreille du mari et à sa bourse.

Les Esprits sont galants; ils ont déclaré sans ambages que « les fonctions auxquelles la femme est destinée étaient d'une importance *plus grande* que celles qui sont dévolues à l'homme, et que les *droits* de la femme étaient *identiques* à ceux de l'autre moitié de l'espèce. »

Ce n'est pas tout : ce que disent là les Esprits, George Sand et Pierre Leroux l'avaient dit en meilleur français, il y a bien des années; mais George Sand et Pierre Leroux n'avaient pu rien apercevoir au delà de notre monde d'injustice et de tyrannie; les Esprits ont vu jusqu'au bout, et ils annoncent que, « dans une nouvelle existence, les *mêmes* Esprits animeront les hommes et les femmes. » O mes lectrices! il en est plus d'une parmi vous, certainement, qui a souhaité d'être homme pour quelques jours, pour quelques heures. Un peu de patience, et vous serez vraiment émancipées, et vous saurez — M. Kardec vous le garantit— « tout ce que savent les hommes! »

Revenons aux renseignements plus généraux. Sur Dieu et l'infini, les Esprits sont assez peu explicites; ils nous apprennent que

« l'infini est ce qui n'a ni commencement ni fin, » ce qu'on aurait pu peut-être entendre sans eux ; ils ajoutent que « tout ce qui est *inconnu* est *infini*, » ce qui semblera moins clair au commun des lecteurs ; puis, quand vous devenez trop indiscret et que vous exigez des explications plus précises, l'*Esprit* vous ferme la bouche par ce mot cent fois répété : « Il m'est défendu d'en dire davantage, » ou « vous ne me comprendriez pas, » ou « vous repasserez une autre fois. »

La réponse est quelquefois d'une naïveté inattendue ; ailleurs, d'une outrecuidance tout à fait réjouissante. Demandez-vous, par exemple, à l'*Esprit* quelle est la cause de la mort ? il vous répond qu'elle tient à « l'épuisement des organes, » et que « si la machine est mal montée, le *ressort casse.* » Vous vous hâtez de renvoyer cet *Esprit* ignare aux *Recherches* de Bichat *sur la vie et la mort.* Quand vous l'interrogez sur la création du monde, il vous avertit ingénûment « qu'il n'a pu se faire tout seul, » et si, le pressant un peu, vous vous enquérez du mode de formation de l'univers, il vous répond de son air le plus dégagé : « tout ce que vous pouvez comprendre, ô épais habitant de la terre, c'est que les *mondes se forment par la condensation de la matière disséminée dans l'espace.* » Est-ce assez clair ?

Redescendons sur la terre. Il y a eu de tout temps une question de bien et de mal, d'inégalité dans les fortunes, qui a tourmenté les penseurs et s'est traduite mainte fois dans les rues en explosions menaçantes ; que vont nous dire, à ce sujet, les Esprits de M. Kardec ? A cette question : « Pourquoi Dieu a-t-il donné aux uns la richesse, aux autres la misère ? » l'Esprit répond : « Pour les *éprouver* chacun d'une manière différente. » Et si M. Kardec ajoute dévotement : « Laquelle des deux *épreuves* est la plus *redoutable*? » l'Esprit déclare sans hésiter « qu'elles le sont *autant l'une que l'autre.* La misère provoque le *murmure* — souligné par les Esprits — contre la Providence, la richesse *excite* à tous les *excès.* » Et comme si ce n'était pas assez clair, assez catégorique, l'Esprit ajoute quelques pages plus loin « que la fortune est une *épreuve plus dangereuse que la misère.* » O jésuites du spiritisme, cafards de la nécromancie, comme nous vous connaissons de vieille date ! Elle n'est pas nouvelle, votre théorie ; elle a été exploitée de tout temps par les satisfaits de tous les régimes ; c'est le vieux

glas du *væ victis* ! que vous faites sonner après tous les sacristains de la race conquérante et maîtresse. Après cela, il fallait bien faire passer son spiritisme et toute la boutique de la sorcellerie, et il n'était pas si maladroit de faire d'abord la cour à ceux qui pouvaient démolir les *tables* et envoyer les sorciers coucher à Bicêtre et ailleurs.

## § VI

Que sont-ils donc ces *Esprits* qui dissertent sur tant de choses et « peuplent l'univers ? » Ce sont « les êtres *intelligents* de la création. » Ils pullulent, ils sont partout : dans l'air que vous respirez, dans la lumière qui vous fait vivre, dans le feu qui vous réchauffe ; « *les espaces infinis en sont peuplés à l'infini.* » On ne peut exactement dire qu'ils soient *immatériels*, pas même incorporels, car, à la rigueur, il leur reste une ombre de corps, un soupçon de matière, comme ils vont le dire tout à l'heure ; la définition la plus plausible serait celle-ci : « L'Esprit est une *matière quintessenciée*, sans analogue en ce bas-monde, et si éthérée qu'elle ne peut tomber sous les sens. » Il est enveloppé d'une « substance vaporeuse appelée *périsprit*, substance qui se modifie, qui change à son gré et lui permet de prendre, quand il apparaît à l'homme, dans ses songes ou à l'état de veille, des formes *visibles* et PALPABLES. »

M. Allan Kardec a dressé une *échelle spirite*. Il y a, nous l'avons vu, des Esprits bons et mauvais, mais entre ces deux catégories extrêmes, quelle infinité de nuances et de gradations ! Voici les Esprits *purs* ou *parfaits*, puis les bons Esprits, puis les Esprits *imparfaits*, et ceux-là sont les plus nombreux. En voici *d'impurs :* « Les êtres vivants qu'ils animent sont enclins à tous les vices qu'engendrent les passions viles et dégoûtantes : la *sensualité*, la *cruauté*, la *fourberie*, l'*hypocrisie*, la *cupidité*, l'*avarice sordide.* » Viennent ensuite les Esprits *légers*, vulgairement appelés *follets*, *lutins*, *gnômes*, *farfadets;* ils sont dans la dépendance des Esprits supérieurs qui en font leurs *serviteurs* et leurs *portefaix...* »

Je vous épargne, ami lecteur, le reste de *l'échelle;* vous voilà, j'espère, suffisamment renseigné. Ainsi, gare à vous ! vous êtes

entouré d'Esprits *sensuels*, *avares*, *libertins*, *bavards*, *immondes*, et comme ils ne sont pas absolument immatériels, absolument incorporels, mais qu'ils traînent avec leur *périsprit* des portions très-respectables de matière visible et tangible, vous êtes exposé, dans la solitude ou dans la foule, à des rencontres alarmantes.

Mais nous en verrons bien d'autres.

Quant à l'habitation ordinaire de ces éternels voyageurs, M. Kardec y a pourvu : « Il y a des mondes particulièrement affectés aux êtres errants, mondes dans lesquels ils peuvent habiter temporairement; sortes de bivouacs, de camps pour se reposer d'une trop longue *erraticité, état toujours un peu pénible*. Ce sont des positions intermédiaires parmi les autres mondes, graduées suivant la nature des Esprits qui peuvent s'y rendre, et ceux-ci jouissent d'un bien-être plus ou moins grand. »

Les Esprits qui se trouvent dans ces mondes peuvent s'en arracher quand il leur plaît, exactement comme « les oiseaux de passage qui se sont abattus sur une île en attendant d'avoir *repris des forces* pour se rendre à leur destination. »

*Repris des forces* mérite toute votre attention, cher lecteur; vous voyez que les Esprits de M. Kardec sont de moins en moins *quintessenciés;* ils s'attablent à l'auberge dans ces fameux mondes où ils se sont *abattus*, comme de vulgaires manœuvres, et quand ils ont *repris des forces,* ils s'en vont *travailler* ailleurs. Vous verrez tout à l'heure à quels travaux ils se livrent; ils ont besoin, en effet, d'amasser des forces.

## § VII

Je quitte ce *Livre des Esprits*. Qu'est-ce, après tout, que ce long et abrutissant manuel du spiritisme? Toute la partie *philosophique* est un ramassis indigeste de toutes les doctrines saines et malsaines, honnêtes et fourbes, sensées et ridicules qui se sont *abattues* sur le monde de Platon à Fourier, des cryptes indiennes à la chapelle du Saint-Simonisme. L'auteur a entassé dans ce fouillis toutes les idées qui, s'adressant aux sens et aux passions de l'homme, sont sûres de trouver un facile accès chez les ignorants

et les faibles, et il les a exprimées dans ce patois sans nom que tous les sorciers, tous les évocateurs, tous les saltimbanques, tous les dentistes, tous les marchands d'emplâtre ont employé de temps immémorial pour capter la confiance des sots et faire passer leur marchandise.

Quant aux rêveries du spiritisme, aux peintures des Esprits, à la description de leurs mœurs, de leurs promenades, de leurs passions, de leurs demeures, tout cela est une lourde facétie qui amuse pendant quelques instants, qui fatigue bientôt et finit par énerver. Je ne parle pas des prétendues *expériences* sur lequelles ces imaginations sont fondées. On défend à la science d'y jeter un coup d'œil; on ne veut que des gens convaincus d'avance, ou d'avance voués à tous les ravages du charlatanisme et de la mystification éhontée, par leur organisation débile, leur tempérament lymphatique et leurs habitudes malsaines. Avec de telles gens, la besogne des *Esprits* n'est ni longue ni difficile; s'ils n'étaient que débiles, ils sont bientôt décrépits; s'ils n'étaient que malades, ils tombent bientôt dans l'idiotisme; s'ils n'étaient qu'idiots, ils dégringolent rapidement dans le cabanon de l'aliéné. Mais en attendant, les livres, petits et gros, verts et rouges, se vendent; ils se vendent chers et rapportent beaucoup,.. aux Esprits. En avant la grosse caisse, les coups de réclame, la *guitare* et le *tambour de basque*! Place au *Livre des Médiums*!!!

---

## CHAPITRE II

### LE LIVRE DES MÉDIUMS

### § I

Nous avons vu, dans le *Livre des Esprits*, que le spiritisme n'était « que le résultat d'une *conviction personnelle,* » et que « la *science,* proprement dite, était *incompétente* pour se prononcer dans cette haute question. » L'auteur revient même plusieurs fois, et en différents termes, sur cette pensée. Il a peur que les savants, les hommes de bon sens, ne mettent à néant du premier coup toute sa charlatanerie, et il les prie de passer au large ou de s'adresser à lui afin qu'il les *initie* selon les procédés de sa maison. Il se met sous le patronage d'une foule de saints et de gens illustres qui lui ont donné « mission d'écrire; » Saint Jean, saint Augustin, saint Vincent de Paul, saint Louis, l'*Esprit de vérité* (?) Socrate, Platon, Franklin, *etc.*, *etc.* (*sic*), se sont entendus pour dicter à M. Kardec le livre incomparable que vous savez, et ils ont poussé la complaisance jusqu'à lui expédier le dessin autographe d'un *cep de vigne*, que le chef des croyants s'est empressé de faire graver en tête d'un chapitre spécial.

Dans le *Livre des Médiums*, la scène change. Il n'est plus question de saint Jean, de Franklin ni de cep de vigne, et le prophète prend carrément le taureau par les cornes, sûr de lui désormais et de sa séquelle.

Le *Livre des Esprits* était précédé d'une introduction longue, pénible, diffuse ; le *Livre des Médiums* n'a qu'une introduction très-brève, nette comme un formulaire, précise comme une page de l'*Indicateur des chemins de fer*, et l'auteur entre hardiment en matière, se posant cette question qu'il va trancher d'un coup : *Y a-t-il des Esprits?*

La nécessité des Esprits une fois *démontrée*, M. Kardec écrit ceci : « Le spiritisme, qui touche aux questions les plus graves de la philosophie, à toutes les branches de l'ordre social, est lui-

même *toute une science, toute une philosophie*, et il y aurait autant de puérilité à *voir le spiritisme dans une table tournante* qu'à voir toute la physique dans certains jouets d'enfants. » Voilà qui est net, j'imagine, et nous avons fait du chemin depuis les tâtonnements de la première édition. J'ai dit plus haut pourquoi.

Le spiritisme donc est une science, et quelle science ! « Pour quiconque ne veut pas s'arrêter à la surface, ce ne sont pas des heures, mais des *mois* et des *années* qu'il faut pour en *sonder tous les arcanes !* » Remarquez-vous cette assurance croissante, cette façon dédaigneuse de traiter le petit spiritisme d'autrefois, cette voix grossissante, cette sonorité de la phrase quand on aborde le spiritisme nouveau et ses *arcanes ?*

Revenons au premier chapitre : *Y a-t-il des Esprits ?*

Dans le livre précédent, M. Kardec avait déclaré que tout le monde était tenu de croire à la présence des Esprits au fond des tiroirs, *parce que les Esprits l'avaient affirmé ;* il sentait vaguement, sans doute, que cette façon de raisonner rencontrerait quelques incrédules, mais il s'était empressé de glisser sur les prémisses afin d'arriver aux *révélations* du guéridon. Dans le *Livre des Médiums*, le guéridon est remis à sa place et on le traite, nous venons de le voir, assez gaillardement ; on aborde la démonstration *directe*. Ceci promet d'être gai.

« Dieu est, l'âme existe, » dit M. Kardec ; *donc,* l'âme survit au corps et va *quelque part*. En enfer ? dans le ciel ? Allons donc ! Le siècle où nous vivons ne croit plus à ces billevesées. Que faire pourtant de toutes ces âmes *incarnées* dans des myriades de mondes peuplés ? Il est *évident*, — c'est toujours le prophète qui parle, — qu'elles habitent, « non un lieu déterminé et circonscrit, mais l'espace universel ; c'est là qu'elles nous *coudoient* sans cesse. »

Et voyez cette façon de raisonner. Une fois les âmes installées dans « l'espace universel, » M. Kardec dit au lecteur : Est-ce que cet arrangement vous blesse, est-ce qu'il vous semble ridicule ? Non, n'est-ce pas ; *donc*, la chose est ainsi, au nom « de la logique la plus rigoureuse, de la raison la plus sévère. » D'ailleurs, *puisque les âmes sont Esprits*, il faut bien que les *Esprits soient des âmes*, ce qu'il fallait démontrer, et le tour est fait.

Poussez le *raisonnement* plus loin, dit M. Kardec, très-satisfait évidemment de son irrésistible dialectique. « Voilà les Esprits dé-

couverts, qu'allons-nous en faire? Vous vous imaginez peut-être que ce sont des êtres *abstraits*, *vagues* et *indéfinis;* vous n'y êtes pas, mon bonhomme. Les Esprits sont des êtres *limités* et *circonscrits*, auxquels ils ne manque que d'être *visibles et palpables pour ressembler aux êtres humains.* » « Reste à savoir s'ils peuvent communiquer avec les hommes. Et pourquoi pas, je vous prie? Prouvez-moi, ô incrédules incorrigibles, qu'ils ne communiquent pas! Vous ne dites mot, c'est qu'ils communiquent, et vous voilà confondus. »

Ah! c'est un terrible homme que M. Kardec! il a une façon de procéder qui n'est qu'à lui; il vous avance une énormité quelconque : « *P*rouvez-moi que j'ai tort, » dit-il au passant; si le passant hausse les épaules, « vous voyez bien que j'ai raison! » s'exclame le Vestris du guéridon, et il continue.

D'après cet ingénieux système, M. Kardec *prouve* que les âmes errantes se communiquent aux nôtres, qu'elles *agissent* sur la matière aussi bien que sur les hommes, qu'elles *écrivent*, etc., etc. Cette belle tirade achevée, l'auteur se campe fièrement, comme tout à l'heure, en face de son interlocuteur imaginaire : « Eh bien! Monsieur, faites-moi donc le plaisir de me prouver « par *a* plus *b*, que je ne sais pas ce que je dis. » Comme l'interlocuteur ne souffle mot, l'hercule du spiritisme triomphe toujours.

Mais, corbleu! M. Kardec, vous vous moquez par trop du pauvre monde. Si je venais vous dire : « J'ai découvert par les Esprits, ou autrement, — c'est mon affaire, — qu'on logeait dans la lune, exclusivement, tous les farceurs qui ont abusé de la stupidité humaine, tous les médiums, tous les acrobates, tous les illuminés, tous les Davenport de la création, et qu'ils sont condamnés là-haut, en punition de leurs jongleries, à se faire les uns aux autres des tours d'escamotage, de guitare et de guéridon pendant des milliards d'années; » si j'ajoutais : « Prouvez-moi que cela n'est pas, que cela ne peut pas être, M. Kardec, ou bien ma découverte est définitivement acquise à l'humanité, » vous me ririez au nez, et vous auriez furieusement raison. Permettez-moi d'en faire autant à propos de toutes les machines que vous nous exhibez depuis une heure. Il est bon de se moquer des gens, M. Kardec, et c'est souvent très-profitable, mais vous allez trop vite et trop crûment en besogne.

## § II

« Mon invention des Esprits est la chose la plus simple du monde, reprend M. Kardec; la table tourne, *donc* les esprits la font tourner. Qu'avez-vous à dire? Vous voulez une *démonstration* peut-être, ô hommes de peu de foi! ce n'est guère la peine, mais enfin j'y consens. Ecoutez ceci : *Tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente; or, les* PHÉNOMÈNES *dits spirites ont donné des preuves d'intelligence incontestables, donc leur cause est en dehors de la matière.* » — Je prie le lecteur de remarquer que je cite textuellement ces phrases sacramentelles, et que je me garderais bien d'en troubler la syntaxe ; poursuivons : — « On pourrait croire que les *assistants* y sont pour quelque chose; les assistants, dit M. Kardec qui s'y connaît, ne sont *jamais pour rien* dans la production des phénomènes *intelligents ;* c'est *le résultat de mon expérience*, ajoute-t-il finement. »

Voilà le premier mot sensé que nous rencontrions en route. Oh! M. Kardec a bien raison, il n'y a pas grande intelligence à attendre de ces gens à cervelle endommagée qui se posent autour d'une table pour *l'interroger* et qui, les bras allongés, l'œil fixe, épient les premiers craquements de l'acajou et la présence de *l'Esprit*. Les malheureux! et c'est leur grand-prêtre qui les dénonce!

Après cet aveu naïf, M. Kardec reprend : « Si les assistants *ne sont pour rien* dans le *phénomène*, c'est que cela se passe en *dehors d'eux*, et si *l'on ne voit pas l'être agissant*, C'EST QU'IL EST INVISIBLE. » Est-ce joli? Tout le reste est de cette force, et le *Livre des Médiums* me semble décidément une des plus désopilantes lectures qui se puissent conseiller aux hypocondres.

Récapitulons, s'il vous plaît : Il est *démontré* jusqu'ici qu'il y a des âmes, par conséquent des Esprits, ou, si vous l'aimez mieux, qu'il y a des Esprits, par conséquent des âmes; que ces Esprits sont susceptibles de se manifester, que, conséquemment, ils se manifestent, et nous allons les voir *opérer*.

Ici M. Kardec qui, dans le volume précédent, n'a pas dédaigné de mettre son spiritisme sous la protection des autorités consti-

tuées, songe à faire quelque chose pour la religion dominante, et il vient généreusement à son aide. C'est une manière comme une autre de faire son petit commerce d'Esprits sans être inquiété! Saint Cupertin est la transition naturelle entre M. Kardec et son curé. « Qui a osé dire que l'aventure de saint Cupertin était une mystification, s'écrie le grand inquisiteur du spiritisme? Saint Cupertin *s'enlevait* tout seul! Belle affaire! mon ami Home s'enlève aussi tout seul; je l'ai vu se coller au plafond cent fois; Home se colle au plafond comme vous vous faites la barbe; c'est sa position préférée, et vous vous étonneriez qu'un grand saint eût pu faire quelquefois ce que mon ami Home fait tous les jours après déjeûner! »

Voici venir un chapitre intitulé : *Méthode*. Il a du bon. Les Esprits mystificateurs font leur apparition dans ce chapitre. M. Kardec déclare que ces diables d'Esprits viennent très-souvent se mettre de la partie sans qu'on les appelle, et qu'ils ne se font pas faute de « s'amuser aux dépens des gens; aux jeunes filles ils annoncent des maris; à l'ambitieux des honneurs, des héritages, des trésors cachés, etc. » Ces Esprits, que nous avons déjà entrevus quand nous avons parlé de leur livre, m'inquiètent fort, et je ne sais trop comment je pourrai les éviter; car enfin, il y a des gens à qui rien ne réussit. Si j'appelle un Esprit qui ait le sens commun, et qu'il me vienne un Esprit mystificateur, comment m'instruirai-je jamais? Si je juge de l'autre monde par celui-ci, les charlatans ne sont pas précisément rares, et ma bonne foi court de grands risques. Devant la menace des Esprits mystificateurs, M. Kardec a pris des mesures; « rien n'est plus facile que de les éviter, il s'agit seulement d'être ferré sur la *théorie;* » et, à ce propos, ajoute-t-il en minaudant, « vous savez peut-être que j'ai composé *quelques ouvrages*, qui ne vous seront pas inutiles pour arriver à la pleine connaissance de cette théorie délicate. » Suit la liste des ouvrages, volumes et brochures; je l'ai donnée plus haut. M. Kardec ne perd pas la carte.

En passant, il détache quelques conseils sur la façon de procéder « dans l'enseignement du spiritisme. » J'extrais de cette page quelques lignes qui ont leur prix :

« Pour procéder dans l'enseignement du spiritisme, comme on le ferait pour les sciences ordinaires, il faudrait passer en revue

toute la série des phénomènes qui peuvent se produire, en commençant par les plus simples, et arriver successivement aux plus compliqués ; or, c'est ce qui ne se peut pas, car il serait *impossible de faire un cours de spiritisme expérimental*, comme on fait un cours de physique et de chimie. Dans les sciences naturelles on opère sur la *matière brute* qu'on manipule à volonté, et l'on est à peu près toujours certain de pouvoir en régler les effets ; dans le spiritisme on a affaire à des *intelligences qui ont leur liberté*, et nous prouvent à chaque instant qu'elles ne sont pas soumises à nos caprices ; il faut donc observer, attendre les résultats, les *saisir au passage*; aussi, disons-nous hautement que *quiconque se flatterait de les obtenir à volonté, ne peut être qu'un ignorant ou un imposteur ;* **c'est pourquoi le spiritisme vrai ne se mettra jamais en spectacle et ne montera jamais sur les tréteaux**. *Il y a même quelque chose d'illogique à supposer que des Esprits viennent faire la parade et se soumettre à l'investigation comme des objets de curiosité.* »

Bravo ! M. Kardec, *tombez*-moi ces marchands de spiritisme qui montent sur des tréteaux et saccagent les armoires, moyennant finances. Traitez ces gens-là comme ils le méritent ; séparez-vous d'eux hardiment, hautement. Ah ! frères Davenport, mes bons amis, vous voilà bien malades ! vous avez voulu faire croire que vous pouviez *saisir les Esprits au passage* et les faire *manœuvrer à volonté;* vous n'êtes que des *ignorants* et des *imposteurs* ! C'est votre grand maître qui l'a dit ; frères Davenport, mes amis, c'est dur, c'est violent, mais il faut en prendre votre parti.

## § III

Nous arrivons aux *manifestations spirites*, et nous sommes au cœur de la place ; c'est ici que les *arcanes* dont parlait tout à l'heure M. Kardec vont nous être enfin dévoilés.

Nous passons rapidement sur les histoires de tables inspirées, bien que l'auteur paraisse attacher un grand prix à ce qu'il appelle des effets « très-intelligents, tels que l'*imitation des diverses batteries des tambours, de la petite guerre avec feux de file ou de pelo-*

*ton*, canonnade, grincements de la scie, coups de marteau, etc. » Le bon M. Kardec est plein de joie devant ces manifestations si prodigieusement intelligentes. Cherchons quelque chose de mieux : l'imitation des *batteries du tambour* ou du *grincement de la scie* ne doit pas être le dernier mot du spiritisme INTELLIGENT.

Les coups de pierres lancées par des Esprits tapageurs sont déjà plus agréables ; parlons un peu de ces coups de pierre.

Le lecteur se rappelle peut-être que la police fut appelée, il y a quelques années — en 1860, je crois — dans la rue des Noyers, où des chenapans, cachés dans les décombres, s'amusaient à briser à coups de pierre les vitres des maisons voisines. Je ne me rappelle plus ce qui advint de cette histoire de la rue des Noyers, mais il me paraît fort probable que les mauvais plaisants en question furent mis sous clef pour quelque temps : M. Kardec, qui ne croit pas aux mauvais plaisants, ne douta pas que des Esprits tapageurs ne fussent l'unique cause de ce vacarme, et il crut devoir consulter saint Louis sur l'opportunité d'une évocation. Saint Louis lui donna tous les renseignements désirables, et l'Esprit de la rue des Noyers fut évoqué. Je laisse la parole à l'auteur, et livre au public le procès-verbal textuel de l'évocation ; je serais trop fâché de changer un mot à cette pièce curieuse.

### Entretien avec l'Esprit perturbateur de la rue des Noyers.

1. Evocation.

« Qu'avez-vous donc de *m'appeler* ? *Vous voulez donc des coups de pierres* ? C'est alors qu'on verrait un beau sauve-qui-peut, *malgré votre air de bravoure.* »

2. Quand tu nous enverrais des pierres ici, cela ne nous effrayerait pas ; nous demandons même positivement si tu peux nous en envoyer ?

« Ici, je ne pourrais peut-être pas ; vous avez un gardien qui veille bien sur vous. »

3. Dans la rue des Noyers, y avait-il une personne qui te servait d'auxiliaire pour te faciliter les mauvais tours que tu jouais aux habitants de la maison ?

« Certainement, j'ai trouvé un bon instrument, et aucun Esprit

docte, savant et prude pour m'en empêcher ; *car je suis gai, j'aime parfois à m'amuser.* »

4. Quelle était la personne qui t'a servi d'instrument?

« Une servante. »

5. Était-ce à son insu qu'elle te servait d'auxiliaire?

« Oh ! oui ; la pauvre fille ! elle était la plus effrayée. »

6. Agissais-tu dans un but hostile ?

« Moi, je n'avais aucun but hostile ; mais les hommes qui s'emparent de tout le feront tourner à leur avantage. »

7. Qu'entends-tu par là? nous ne te comprenons pas.

« Je cherchais à m'amuser ; mais vous autres, vous étudierez la chose et vous aurez un fait de plus pour montrer que nous existons. »

8. Tu dis que tu n'avais pas de but hostile, et pourtant tu as cassé tous les carreaux de l'appartement ; tu as ainsi causé un préjudice réel.

« *C'est un détail.* »

9. Où t'es-tu procuré les objets que tu as lancés?

« Ils sont assez communs ; je les ai trouvés dans la cour, dans les jardins voisins. »

10. Les as-tu *tous* trouvés, ou en as-tu *fabriqué* quelques-uns ?

« Je n'ai rien créé, rien composé. »

11. Si tu n'en avais pas trouvé, aurais-tu pu en fabriquer ?

« C'eût été plus difficile, mais à la rigueur, on mêle des matières, et cela fait un tout *quelconque.* »

12. Maintenant, dis-nous comment tu les as lancés ?

« Ah ! ceci est plus difficile à dire ; je me suis aidé de la *nature électrique de cette fille*, jointe à la mienne *moins matérielle ;* nous avons pu transporter ainsi ces diverses matières, à nous deux. »

13. Tu voudras bien, je pense, nous donner quelques renseignements sur ta personne. Dis-nous d'abord *s'il y a longtemps que tu es mort* ?

« Il y a assez longtemps ; il y a bien cinquante ans. »

14. Qu'étais-tu de ton vivant ?

« Pas grand'chose de bon ; je chiffonnais dans le quartier, et on me disait parfois des sottises parce que *j'aimais trop la liqueur du bonhomme Noé ;* aussi, je voulais les faire tous décamper. »

15. Est-ce de toi-même et de ton plein gré que tu as répondu à nos questions ?

« J'avais un instituteur. »

16. Quel est cet instituteur !

« Votre bon roi Louis. »

17. Que fais-tu maintenant ; t'occupes-tu de ton avenir ?

« Pas encore ; j'erre.»

18. Quel était ton nom, de ton vivant ?

« Jeannet. »

19. Eh bien, Jeannet, nous prierons pour toi. Dis-nous si notre évocation t'a fait plaisir ou t'a contrarié ?

« Plutôt plaisir, car vous êtes de *bons enfants*, de gais vivants, quoique *un peu austères*. C'est égal, vous m'avez écouté, je suis content. »

JEANNET.

M. Kardec a enrichi cette *Évocation* de quelques notes. « Le fond des idées et la FORME DU LANGAGE » de Jeannet lui ont paru dénoter une intelligence si haute, si cultivée, qu'il lui a immédiatement posé cette question : « Quel est ton instituteur ? » Il n'y avait que le roi Louis, évidemment, qui pût inspirer un gaillard aussi bien appris. « Qu'avez-vous *de* m'appeler ? » et autres gentillesses de cette force ne pouvaient manifestement appartenir qu'au monarque dont Joinville fut l'historien. Comment M. Allan Kardec a-t-il pu hésiter un instant sur la personnalité de l'*instituteur* ? Lisez cet interrogatoire au premier venu, il vous dira que Saint-Louis a indubitablement passé par là.

M. Kardec a fait une autre remarque, et je n'aurais garde d'en priver le lecteur. Il paraît que Jeannet *écrivait ses réponses*, et l'influence de Saint-Louis s'est fait sentir, même sur l'écriture : « Celle des réponses où *il est intervenu est plus régulière et plus coulante ;* celle du chiffonnier est *anguleuse*, *grosse*, *irrégulière*, et porte un *tout autre caractère*. »

Je m'arrête : l'histoire de l'Esprit frappeur de la rue des Noyers me paraît complète.

Voilà donc les Esprits démontrés capables de casser les vitres, et le reste. Ce n'est pas tout ; ils peuvent apporter *tout ce qu'ils veulent*, *où bon leur semble*. C'est ce qu'on appelle le « Phénomène

des apports. » Un Esprit passe; interrogeons-le. « Où avez-vous pris les fleurs et les bonbons que vous avez apportés? »

« Réponse : « Les fleurs, je les prends dans les jardins, *où elles me plaisent.* »

Et les bonbons, le marchand a dû s'apercevoir *qu'ils lui manquaient*? Réponse: « Je les prends où cela me plaît; le marchand ne s'en est pas aperçu du tout, *parce que j'en ai mis d'autres à la place.* »

Comment apportez-vous l'objet; le tenez-vous avec les mains? Réponse : » Non, nous *l'enveloppons en nous.* »

Ici, M. Kardec, jugeant que cette explication ne suffirait pas à tout le monde, a évoqué un certain Eraste avec lequel il est dans les meilleurs termes, et l'a prié de compléter les renseignements donnés par cet esprit de passage ; voici ce qu'Eraste a répondu :

« L'Esprit n'explique pas *clairement* son opération ; — Vous êtes dans le vrai, ô Eraste ! mais nous comptons sur vous. — il n'*enveloppe pas* l'objet avec sa propre personnalité, *mais comme son fluide personnel est dilatable, pénétrable et expansible,* **il combine une partie de ce fluide avec une partie du fluide animalisé du médium, *et c'est dans cette combinaison qu'il cache l'objet sujet de l'apport.* »**

Bravo, ami Eraste! Ah! vous aviez raison de dire que l'Esprit qui vous a précédé n'entendait rien à son métier. A la bonne heure! vous êtes clair comme l'eau de roche, et si je ne comprends rien, à l'heure qu'il est, au *phénomène de l'apport*, c'est que j'y mets vraiment de la mauvaise grâce. « *C'est dans cette combinaison que l'Esprit cache et transporte l'objet sujet.* » Parbleu! voilà qui est précis, et ceux qui feront mine d'en demander plus long, sont de grands ânes.

Comment trouvez-vous, ô lecteur, toutes ces *évocations*, toutes ces *théories*, toutes ces *combinaisons*? Vous demandez grâce, n'est-ce pas? Vous fermez le livre ; vous vous détournez avec des nausées. — Résistez, allez jusqu'au bout; je vous dis que vous n'avez rien vu encore, et d'ailleurs, il n'est pas absolument inutile de savoir jusqu'où peut descendre cette énorme épaisseur qu'on nomme la bêtise humaine, jusqu'où peut aller l'audace de ceux qui l'exploitent.

## § IV

Nous avons vu que les Esprits qu'on nous présentait d'abord comme *invisibles* et *impalpables*, pour ne pas nous effaroucher, sont les êtres les plus actifs, les plus vivants du monde, qu'ils ébranlent les guéridons, qu'ils cassent les vitres, qu'ils avalent des sabres, qu'ils volent des bonbons chez les marchands, des fleurs chez les jardiniers. Voilà des Esprits bien occupés, assurément, et tout aussi dangereux que les coquins les plus *corporels*. Mais ils sont capables de faire bien plus encore, et je ne sache guère d'extravagance, de maléfice, de mauvaise plaisanterie, de polissonnerie, de crimes de toute sorte que ces bons Esprits ne commettent. Et d'abord, sous quelle forme se présentent-ils dans le monde?

« Les apparitions, proprement dites, ont lieu *à l'état de veille*, et *alors qu'on jouit de la plénitude et de l'entière liberté de ses facultés*. Elles se présentent généralement sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise; c'est souvent, au premier abord, *une lueur blanchâtre dont les contours se dessinent peu à peu*. D'autres fois, les formes sont nettement accentuées, et l'on distingue les moindres traits du visage, au point d'en pouvoir faire une description très-précise. Les allures, l'aspect, sont semblables à ce qu'était l'Esprit de son vivant.

« Pouvant prendre toutes les apparences, l'Esprit se présente sous celle qui peut le mieux le faire connaître, si tel est son désir. Ainsi, bien que, comme Esprit, il n'ait plus aucune infirmité corporelle, il se montrera estropié, boiteux, bossu, blessé, avec des cicatrices, si cela est nécessaire pour constater son identité. Esope, par exemple, comme Esprit, n'est pas difforme; mais si on l'évoque en tant qu'Esope, aurait-il eu plusieurs existences depuis, il apparaîtra laid et bossu, avec le costume traditionnel. Une chose remarquable, c'est qu'à moins de circonstances particulières, les parties les moins dessinées sont les membres inférieurs, tandis que la tête, le tronc, les bras et les mains sont toujours nettement accusés; aussi ne les voit-on presque jamais marcher, mais glisser

comme des ombres. Quant au costume, il se compose le plus ordinairement *d'une draperie se terminant en longs plis flottants;* c'est du moins, avec *une chevelure ondoyante et gracieuse*, l'apparence des Esprits qui n'ont rien conservé des choses terrestres; mais les Esprits vulgaires, ceux que l'on a connus, ont généralement le *costume* qu'ils avaient dans la dernière période de leur existence. »

Maintenant que nous connaissons bien le signalement des Esprits, suivons-les dans leurs *manifestations* diverses. Il est probable qu'ils n'apparaissent que dans les circonstances graves, quand d'illustres personnages meurent, — « *Vox quoque per lucos*, » — ou que de grands événements vont s'accomplir. Ah! bien oui, vous n'entendez décidément rien au spiritisme. Ce qui touche le plus M. Kardec, ce qui le jette surtout en pâmoison, ce qui cuirasse chaque jour davantage sa foi robuste et impénétrable, ce sont les histoires dans le genre de celle de la rue des Noyers. Jeannet l'a ébloui; quand il rencontre quelque bonne aubaine de ce genre, il n'en dort plus, il n'en mange plus. Voici quelques récits analogues; ils mettent dans tout leur jour la nécessité évidente des apparitions, les résultats inespérés des pratiques spiritistes.

Je copie :

« Une dame, qui *habite la province*, étant assez gravement malade, vit un soir, *vers les dix heures*, — observez bien, je vous prie, ces particularités capitales, — un monsieur *âgé* habitant la même ville et qu'elle voyait quelquefois dans la société, *mais sans aucun rapport d'intimité!* Ce monsieur était assis *dans un fauteuil* au pied de son lit, et de *temps en temps prenait une prise de tabac;* il avait l'air de la veiller. Surprise d'une telle visite à pareille heure, elle veut lui en demander le motif, mais le monsieur *lui fait signe de ne pas parler et de dormir;* à plusieurs reprises elle veut lui adresser la parole, et chaque fois même recommandation. Elle finit par s'endormir. A quelques jours de là, étant rétablie, elle reçut la visite de ce même monsieur, mais à une heure *plus convenable*, et cette fois c'était bien lui; il *avait le même costume*, la *même tabatière* et exactement les mêmes manières. Persuadée qu'il était venu pendant sa maladie, elle le remercia de la peine qu'il avait prise. Le monsieur, fort surpris, *lui dit qu'il n'avait pas eu l'avantage* de la *voir* depuis assez longtemps. La dame, qui connais-

sait les phénomènes spirites, comprit ce qu'il en était; mais ne voulant pas s'en expliquer avec lui, elle se contenta de lui dire que probablement elle l'avait rêvé. »

Le lecteur n'a peut-être pas remarqué dans cette histoire à dormir debout ce détail si parfaitement insignifiant en apparence : le monsieur en question avait une tabatière. Cette tabatière intriguait beaucoup M. Kardec. Il fit en cette circonstance ce qu'il fait toujours dans les occasions graves, il manda l'Esprit de saint Louis. O vanité des gloires humaines? Vous avez été un puissant monarque, vous avez battu les Sarrasins en mainte rencontre, vous avez inspiré à des sauvages un immense respect pour votre bonne foi et votre grandeur d'âme, vous êtes mort en héros, et le premier thaumaturge venu va vous faire marcher à la baguette et vous tirer du pied d'une table pour décider sur une question de tabatière ou de vitres cassées par un ivrogne!

Quoiqu'il en soit, voilà saint Louis aux ordres de son maître, et la conversation s'engage au sujet de la fameuse tabatière.

Je supplie le lecteur de remarquer que la citation qui suit est textuelle :

Nous avons cité un cas d'apparition de l'Esprit d'une personne vivante. Cet Esprit avait une tabatière et prisait. Eprouvait-il la sensation que l'on éprouve en prisant?

« Non. »

Cette tabatière avait la forme de celle dont il se servait habituellement, et qui était chez lui. *Qu'était-ce que cette tabatière entre les mains de cet homme?*

« *Une apparence;* c'était pour que la circonstance fût remarquée comme elle l'a été, et que l'apparition ne fût pas prise pour une hallucination produite par l'état de santé du voyant. L'*Esprit voulait que cette dame crût à la réalité de sa présence*, il a pris toutes les apparences de la réalité. »

Cette tabatière a été visible pour cette dame, au point de lui faire illusion. L'Esprit *aurait-il pu la rendre tangible* pour elle?

« Il l'aurait pu. »

Le cas échéant, cette dame aurait-elle pu la prendre dans ses mains, croyant avoir une *tabatière* véritable?

« Oui. »

Si elle l'eût ouverte, elle y eût probablement trouvé du tabac; *si elle eût pris ce tabac, l'aurait-il fait éternuer?*

« Oui. »

L'Esprit peut donc donner, *non-seulement la forme*, mais des *propriétés spéciales?*

« S'il le veut; ce n'est qu'en vertu de ce principe que j'ai répondu affirmativement aux questions précédentes. Vous aurez des preuves de la puissante action qu'exerce l'Esprit sur la matière, et que vous êtes loin de soupçonner, comme je vous l'ai dit. »

*Supposons alors qu'il eût voulu faire une substance vénéneuse et qu'une personne en eût pris, aurait-elle été empoisonnée?*

« *Il l'aurait pu, mais il ne l'aurait pas fait, cela ne lui aurait pas été permis.* »

Ainsi « un monsieur » qui ne connaît pas une dame peut se *dédoubler* pour aller lui faire visite « à dix heures du soir, » dans le but unique de lui montrer sa tabatière et de l'encourager à dormir! Et voilà les sornettes qu'impriment des gens qui ne sont pas tatoués, je veux le croire, comme les naturels de la Nouvelle-Zélande, qui savent à peu près lire et écrire, « qui ont une âme, qui sont des hommes, » pour parler comme Labruyère, et il se trouve des malheureux assez irrémédiablement idiots pour acheter une collection de calembredaines de cette espèce!

En attendant, et comme conséquence pratique de tout ce verbiage, le spiritisme me paraît préconiser d'assez singulières doctrines. Tout est permis aux Esprits; ils peuvent apporter, emporter, voler, empoisonner les gens, et s'ils ne le font pas, « c'est que cela leur est défendu. » Grand merci de la garantie, mais j'aime encore mieux les détrousseurs de grand chemin. On sait au moins à qui parler, et on a la chance de ne pas perdre sa poudre.

On croit rêver en lisant ces choses; elles sont pourtant là imprimées, et des centaines de pauvres diables dévorent ces récits burlesques ou malsains, sans se douter qu'ils s'inoculent une peste qui leur aura bientôt desséché les moelles.

Encore un pas en avant et vous aurez vu défiler toute la fantasmagorie; la conclusion suivra.

## § V

Je passe très-rapidement sur la manière dont les Esprits entrent en communication avec les habitants de notre planète : ou ils frappent des coups à l'aide d'une table, ou ils parlent, ou ils écrivent.

Voyez d'abord l'exercice du guéridon ; c'est l'auteur qui parle :

« Il est à remarquer qu'à l'emploi de ce moyen l'Esprit joint souvent une sorte de *mimique*, c'est-à-dire qu'il exprime *l'énergie de l'affirmation ou de la négation* par la force des coups. Il exprime aussi la nature des sentiments qui l'animent : la violence, par la brusquerie des mouvements ; la colère et l'impatience en frappant avec force des coups réitérés comme une personne qui frappe du pied avec emportement, *quelquefois en jetant la table par terre.* S'il est bienveillant et poli, au début et à la fin de la séance *il incline la table en forme de salut ;* veut-il s'adresser directement à une personne de la société, il dirige la table vers elle avec *douceur* ou *violence,* selon qu'il veut lui témoigner de l'affection ou de l'antipathie.

« Un monsieur de notre connaissance étant un jour dans son salon, où plusieurs personnes s'occupaient de manifestations, reçut à ce moment une lettre de nous. Pendant qu'il la lisait, le guéridon qui servait aux expériences *vient tout à coup vers lui.* La lecture de la lettre achevée, il va la poser sur une table à l'autre extrémité du salon ; *le guéridon le suit* et *se dirige vers la table* où était la lettre. *Surpris de cette coïncidence,* il pense qu'il y a quelque rapport entre ce mouvement et la lettre ; il interroge l'Esprit qui répond être notre Esprit familier. Ce monsieur nous ayant informé de la circonstance, nous priâmes à notre tour cet Esprit de nous dire le motif de la visite qu'il lui avait faite ; il répondit : « Il est naturel que j'aille voir les personnes avec lesquelles tu es en relation, afin de pouvoir, au besoin, te donner, ainsi qu'à elles, les avis nécessaires. »

Ailleurs, les Esprits parlent : ces paroles sont « aussi distinctement articulées que si elles provenaient d'une personne que l'on

aurait à côté de soi ; » enfin, ils *écrivent*. Ce sont eux qui ont joué à Balthasar le tour d'écrire sur les murs de son palais les mots flamboyants : *Mane*, *Thecel*, *Phares*. M. Kardec ne doute pas de la véracité de cette histoire ; il était du festin.

Dans la vie journalière, ils y mettent moins de façons. On avait cru d'abord qu'il leur fallait, pour écrire, une corbeille, une planchette, un crayon. On est bien revenu de ces préjugés aujourd'hui. Point n'est besoin de corbeille ou de planchette ; « un morceau de papier plié ou non suffit ; on y trouve, après quelques minutes, des caractères tracés. » M. Kardec s'est demandé comment des Esprits pouvaient écrire sans crayon, sans ustensiles d'aucune sorte. Ses entrevues précédentes avec saint Louis lui ont permis d'élucider entièrement cette question délicate. Tous les Esprits, assure le saint, ont une habileté merveilleuse « à fabriquer *du crayon rouge*, *de l'encre d'impression* et de l'encre ordinaire, voire *des caractères typographiques ;* l'Esprit puise dans la MATIÈRE COSMIQUE UNIVERSELLE les éléments dont il a besoin pour former à son gré des objets ayant *l'apparence* des divers corps qui existent sur la terre ; de plus, il opère sur la *matière élémentaire,* par *sa volonté*, une *transformation* intime qui lui donne des propriétés déterminées. » Et voilà comment le premier Esprit venu peut faire à volonté du crayon rouge et écrire ce qu'il lui plaira sur un papier plié en quatre. Si maintenant le lecteur veut bien observer que cette *matière cosmique universelle* n'est autre chose qu'un *fluide impondérable*, comme l'inévitable saint Louis l'a démontré ailleurs, il ne pourra s'empêcher, en regardant ces fantômes qui triturent une ombre de fluide, de penser au cocher de Scarron :

> Qui de l'ombre d'une brosse
> Brossait l'ombre d'un carrosse.

A vrai dire, le cocher du célèbre cul-de-jatte était un personnage fort inoffensif ; les Esprits de M. Kardec sont d'affreux chenapans qui tarabustent les survivants et, avec leur *matière cosmique, leur fluide animalisé* et leur *périsprit* leur préparent d'assez vilaines surprises.

## § VI

Arrivons aux *Médiums*. Il en a été assez peu question jusqu'ici; il est temps de savoir, cependant, quel rôle M. Kardec fait jouer au médium dans ses fantasmagories, et quelles conditions il exige de lui pour lui permettre le commerce avec le monde d'outre-tombe.

Sa définition du médium est un peu vague; il semblerait même, comme on va le voir, qu'il y ait controverse sur ce point essentiel du dogme. Ici, M. Kardec nous signale le médium comme « l'individu qui sert de *trait d'union* aux Esprits pour que ceux-ci puissent se communiquer aisément aux hommes, » et il ajoute : « Sans médium, point de communications tangibles, mentales, *scriptives*, physiques, *ni de quelque nature que ce soit.* » Là, il nous parle des médiums en de tout autres termes : « Ce serait une erreur de croire, dit-il, qu'il faut être médium pour *attirer à soi* les êtres du monde invisible... l'espace en est peuplé ; nous en avons sans cesse autour de nous... » Ailleurs enfin, il assure que « *tout le monde* peut évoquer les Esprits, » et nous avons vu plus haut que l'ivrogne de la rue des Noyers qui cassait obstinément les carreaux des fenêtres et bouleversait tout un quartier, s'acquittait de cette aimable besogne avec une vigueur toute terrestre et sans se faire aider par âme qui vive.

Bref, sans nous embarrasser de cette contradiction, admettons que le médium soit le *trait d'union* nécessaire entre l'Esprit et l'homme, et disons un mot des catégories qu'a établies l'auteur. Ces catégories sont nombreuses; si les Esprits « pullulent » autour de nous, les médiums ne foisonnent pas moins. Vous qui me lisez, Madame, vous êtes un médium : « médium *sensitif* ou *voyant*, ou *mécanique*, ou *semi-mécanique*, » je ne sais, mais à coup sûr, vous êtes médium, et il ne tiendra qu'à vous d'évoquer Saint Louis, ou Fénélon, ou Jeannet.

« On peut diviser les médiums en deux grandes catégories : *médiums à effets physiques*, *médiums à effets intellectuels*. » Les uns sont bons à frapper des coups dans le mur, à soulever des tables, à casser la vaisselle ; les autres parlent, écrivent, font des

vers, improvisent des cavatines et tiennent boutique de cantates. D'autres *prophétisent*, *guérissent* ; d'autres s'occupent particulièrement des *communications triviales ou ordurières;* » d'autres sont en relation assidue avec les Esprits mystificateurs, et Dieu sait si ces diables d'Esprits y vont de main morte.

« *La rouerie des Esprits mystificateurs*, dit le prophète, *dépasse quelquefois tout ce qu'on peut imaginer*; l'art avec lequel ils dressent leurs batteries et combinent les moyens de persuader, serait une chose curieuse s'il ne s'agissait toujours que d'innocentes plaisanteries, mais ces mystifications peuvent avoir des conséquences désagréables pour ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ; nous sommes assez heureux pour avoir pu ouvrir *à temps* les yeux à plusieurs personnes qui ont bien voulu nous demander notre avis, et leur avoir épargné des actions ridicules et compromettantes. Parmi les moyens qu'emploient ces Esprits ; il faut placer en première ligne, comme étant les plus fréquents, ceux qui ont pour but de tenter la cupidité, comme la révélation de prétendus trésors cachés, l'annonce d'héritages ou autres sources de fortune. Nous remplirions un volume des plus curieux avec l'histoire de toutes les mystifications qui sont venues à notre connaissance. »

J'ai gardé pour la bonne bouche une assez curieuse espèce de médiums; ce sont ceux qui ont pour spécialité d'évoquer les animaux. Voici la *très-véridique* histoire d'un monsieur qui évoquait les *chardonnerets* :

« Un monsieur avait dans son jardin un nid de chardonnerets auxquels il s'intéressait beaucoup ; un jour le nid disparut ; s'étant assuré que personne de chez lui n'était coupable du délit, comme il est lui-même médium, il eut l'idée d'*évoquer la mère des petits ;* elle vint, et LUI DIT EN TRÈS-BON FRANÇAIS : « N'accuse personne, et rassure-toi sur le sort de mes petits ; c'est le chat qui, en sautant, a renversé le nid ; tu le trouveras sous l'herbe ainsi que les petits qui n'ont pas été mangés. » Vérification faite, la chose fut trouvée exacte. Faut-il en conclure que c'est l'oiseau qui a répondu ? Non, assurément ; mais simplement qu'un Esprit connaissait l'histoire. Cela prouve combien il faut se défier des apparences, et combien est juste la réponse ci-dessus ; évoquez un rocher, et il vous répondra. »

## § VII

Il est quelquefois agréable de se trouver dans la compagnie de certains médiums ; l'auteur, qui est un médium *voyant*, et très-voyant, à ce qu'il paraît, se donne au théâtre des distractions qui ne nous sont pas permises, à nous autres, gens épais et à courte vue. Je transcris, pour l'édification du lecteur, deux petites historiettes qui ont leur prix. Voici la première :

« Nous assistâmes un soir à la représentation de l'opéra d'*Obéron* avec un très-bon médium voyant. Il y avait dans la salle un assez grand nombre de places vacantes, mais dont *beaucoup étaient occupées par des Esprits* qui avaient l'air de prendre leur part du spectacle ; quelques-uns allaient auprès de certains spectateurs et semblaient écouter leur conversation. Sur le théâtre se passait une autre scène ; derrière les acteurs, plusieurs Esprits d'humeur joviale s'amusaient à les contrefaire *en imitant leurs gestes d'une manière grotesque* ; d'autres, plus sérieux, semblaient inspirer les chanteurs et faire des efforts pour leur donner de l'énergie. L'un d'eux était constamment auprès d'une des principales cantatrices ; *nous lui crûmes des intentions un peu légères ;* l'ayant appelé après la chute du rideau, il vint à nous et nous reprocha avec quelque sévérité notre jugement téméraire. Je ne suis pas ce que vous croyez, dit-il ; je suis son guide et son Esprit protecteur ; c'est moi qui suis chargé de la diriger. Après quelques minutes d'un entretien très-grave, il nous quitta en disant : Adieu ; elle est dans sa loge ; il faut que j'aille veiller sur elle. Nous évoquâmes ensuite l'Esprit de Weber, l'auteur de l'opéra, et lui demandâmes ce qu'il pensait de l'exécution de son œuvre. « Ce n'est pas trop mal, dit-il, mais c'est mou ; les acteurs chantent, voilà tout ; il n'y a pas d'inspiration. Attendez, ajouta-t-il, je vais essayer de leur donner un peu de feu sacré. » Alors on le vit sur la scène, planant au-dessus des acteurs ; une effluve semblait partir de lui et se répandre sur eux ; à ce moment, il y eut une recrudescence visible d'énergie. »

L'anecdote qui suit n'est pas moins agréable :

« Nous étions, comme précédemment, à une représentation théâtrale avec un autre médium voyant. Ayant engagé une conversation avec un *Esprit spectateur*, celui-ci nous dit : Vous voyez ces deux dames seules dans cette loge des premières ; eh bien ! *je me fais fort de leur faire quitter la salle.* Cela dit, *on le vit* aller se placer dans la loge en question et parler aux deux dames ; tout à coup celles-ci, qui étaient très-attentives au spectacle, se regardent, semblent se consulter, *puis s'en vont et ne reparaissent plus.* L'ESPRIT NOUS FIT ALORS UN GESTE COMIQUE POUR MONTRER QU'IL AVAIT TENU PAROLE ; mais nous ne le revîmes plus pour lui demander de plus amples explications. »

Le lecteur n'attend pas de nous la moindre observation sur ces incomparables spécimens de la haute fantaisie spiritiste. Tout cela est très-suffisamment divertissant et instructif. J'ai promis de mettre le lecteur à même de juger la doctrine de MM. Kardec et consorts en laissant parler les maîtres. A l'heure qu'il est, sa conviction doit être faite.

## § VIII

Un dernier mot sur les *obsessions* et les formules d'exorcisme. Il y a trois degrés dans l'obsession : l'*obsession* simple, la *fascination*, la *subjugation*. Le premier degré est le plus anodin ; nous sommes tous plus ou moins obsédés par les Esprits. Sommes-nous poursuivis par un fâcheux qui nous ressasse pendant deux heures des turlutaines de l'autre monde, nous prenant pour des brutes ou des maniaques, obsession ! Sommes-nous tourmentés par le tapotage d'un piano infernal qui nous assassine à travers la cloison de ses hideuses polkas et nous scalpe de ses fausses notes, obsession, toujours obsession ! obsession démoniaque, spiritique, somnambulesque!! Nous nous imaginions être les victimes d'un bavard impitoyable ou de quelque demoiselle en chair et en os qui compte sur ses talents pour se pousser dans le monde ; point du tout : ce bavard et cette jeune personne sont des Esprits qui ont juré de vous faire niche et qui vous *obsèdent au premier degré.*

La *Fascination* est une tout autre affaire. On est obsédé par l'Esprit et l'on ne s'en doute même pas. On dit des énormités, on

joue faux des heures entières sur un instrument quelconque sans s'en apercevoir ; que dis-je ? avec délices. J'ai juste, en ce moment, en face de moi, une voisine que j'ai tout lieu de croire *fascinée*. Voilà quatre heures que la malheureuse joue *Indiana*, — valse de M. Marcailhou, s'il vous plaît — avec aggravation de fausses notes inexorables, de dièzes inattendus, de bémols subversifs, et elle ne paraît pas soupçonner l'étendue de son forfait. De temps à autre, même, elle vient minauder à sa fenêtre avec un sourire de satisfaction indicible ; sa joue est empourprée, ses yeux ardents... Ah ! la malheureuse ! Elle est *fascinée*, *fascinée* à jamais, irrévocablement *fascinée*. !

Quant à la *subjugation*, — un joli mot ! — c'est ce qu'on appelait la *possession* au moyen âge, alors qu'on brûlait les sorciers et les spirites du temps. Elle pousse, dit M. Kardec, « aux actes les plus ridicules. »

« Nous avons connu un homme qui n'était ni jeune ni beau, sous l'empire d'une obsession de cette nature, se trouver contraint par une force irrésistible, de *se mettre à genoux devant une jeune fille sur laquelle il n'avait aucune vue, et la demander en mariage*. D'autres fois, il sentait sur le dos et les jarrets une pression énergique qui le forçait, malgré la volonté qu'il y opposait, à *se mettre à genoux et à baiser la terre* dans les endroits publics et en présence de la foule. Cet homme passait pour fou parmi ses connaissances, mais nous sommes convaincu qu'il ne l'était pas du tout, car il avait la pleine conscience du ridicule de ce qu'il faisait contre son gré et en souffrait horriblement. »

La *subjugation* n'est, si j'ai bien compris, qu'une des mille variétés de l'idiotisme. L'auteur paraît être de cet avis, quand il raconte qu'un Esprit « qui subjuguait un jeune homme d'une intelligence très-bornée, interrogé sur les motifs de ce choix, lui répondit : *J'ai un besoin très-grand de tourmenter quelqu'un* ; *une personne raisonnable me repousserait* ; *je m'attache à un idiot qui ne m'oppose aucune vertu*. »

## § IX

Passons ! passons vite ! Dégageons-nous de toutes les inepties,

de toutes les extravagances de cette atmosphère viciée!! Jetons un dernier coup d'œil sur la *formule des évocations*, et notre excursion au pays des Esprits sera achevée.

Nous avons vu qu'on pouvait évoquer indifféremment tous les Esprits, sans parler des chardonnerets; la formule est toujours la même; il s'agit simplement de dire : « Je prie Dieu tout puissant de permettre à l'Esprit de se communiquer à moi. » Et l'Esprit arrive. Toute autre formule pourrait être malsonnante, et il faut se garder soigneusement « des formes sèches et impératives; » on ne saurait être trop engageant, trop aimable; une parole insinuante, une mise décente sont rigoureusement exigées. L'Esprit dit : « *Je suis là; que me voulez-vous?* » et la conversation s'établit.

Vous pouvez, en *vingt* endroits à la fois, évoquer le même Esprit et recevoir sa visite. C'est une question de dogme irrévocablement jugée, et les hérétiques n'ont pas la plus petite objection à soulever. Il peut paraître bizarre aux ergoteurs que Saint Louis, par exemple, dont M. Kardec fait une si furieuse consommation, et qui donne de si bons conseils, puisse apparaître à la même heure au passage Sainte-Anne, où s'imprime la *Revue spirite*, et à Shang-haï; mais enfin, c'est un article de foi, et les ergoteurs en seront pour leurs frais de scepticisme. La chose est très-nettement expliquée, comme vous allez voir :

« *Le soleil est un*, et pourtant il rayonne tout alentour en portant au loin ses rayons sans se subdiviser; *il en est de même des Esprits. La pensée de l'Esprit est* comme *une étincelle* qui projette au loin sa clarté et peut être aperçue de *tous les points de l'horizon.* Plus l'Esprit est pur, plus sa pensée *rayonne* et s'étend comme la lumière. Les Esprits inférieurs sont trop matériels, ils ne peuvent répondre qu'à une seule personne à la fois, et ne peuvent venir s'ils sont appelés ailleurs.

« Un Esprit supérieur, appelé en même temps sur deux points différents, répondra aux deux évocations si elles sont *aussi sérieuses* et aussi ferventes l'une que l'autre; dans le cas contraire, il donne la préférence *à la plus sérieuse.* »

Et voilà pourquoi vous pouvez évoquer le même Esprit en plusieurs endroits à la fois : « Le soleil est un; les Esprits sont comme le soleil; donc, évoquez tout ce qu'il vous plaira. »

Ne vous en tenez pas aux gens morts depuis quinze jours ou

depuis cinq siècles; évoquez les vivants si cela vous convient. Attendez seulement que celui avec qui vous désirez converser soit endormi; cela simplifie la manœuvre. On peut se demander ce qui arriverait si, pendant que vous évoquez l'Esprit du dormeur à la salle Herz, un assassin l'étranglait dans son lit, en chair et en os, à son domicile réel. M. Kardec a prévu l'objection; eh! mon Dieu, rien n'est plus simple : « L'Esprit retournerait juste à temps dans le corps qu'il anime, pour que la besogne du meurtrier fût complète. »

Enfin, et pour couronner le tableau, deux personnes, à quelque distance que ce soit, peuvent s'évoquer réciproquement, se transmettre leurs pensées, échanger leurs confidences : *Cette télégraphie humaine sera même un jour*, dit l'Esprit de M. Kardec, en soulignant soigneusement chaque mot, *un moyen universel de correspondance*. Les escargots sympathiques que nous avons vus fonctionner au passage Jouffroy, semblaient promettre quelque chose d'analogue. Les escargots sont dépassés; le temps approche où la télégraphie électrique sera considérée comme une invention barbare et puérile, bonne à figurer dans les cabinets de curiosités, entre les pataches du vieux temps et les étendards chinois.

---

## CHAPITRE III.

### LES DAVENPORT ET LEUR LIVRE. — CONCLUSION.

### § I

Je n'aurais certes pas parlé du livre incohérent intitulé : *Les Phénomènes des frères Davenport,* si l'auteur de ce livre et ceux qu'il met en scène n'avaient déclaré que les *manifestations produites* par les deux frères — ces expressions appartiennent à l'auteur — « *étaient accomplies par des puissances invisibles et surnaturelles* que quelques-uns croient être des *démons,* et d'autres des âmes humaines qui ont quitté le monde. »

En présence d'une affirmation aussi catégorique, il nous a paru curieux de parcourir le susdit volume des *phénomènes*, auquel la déconfiture de la salle Herz et les expériences de M. Robin, au boulevard du Temple, viennent de fournir un épilogue inattendu.

Il est donc bien convenu que les frères Davenport sont spirites comme M. Home, comme M. Kardec ; pénétrons donc, avec la déférence qu'ils méritent, dans l'odyssée de nos deux héros.

Tout est curieux dans ce petit livre ; quatre ou cinq plumes y ont concouru. C'est d'abord l'éditeur, M. Didier, qui a cru devoir placer son mot en tête de l'œuvre ; puis un M. Nichols, qui se fait appeler le *docteur* Nichols, et que personne ne connaît ; M^me^ Bernard-Derosne, qui a courageusement ajouté à ses traductions de l'anglais celle de cet opuscule, et dont le mari, M. B. Derosne, a très-ouvertement patronné à Paris les jeunes spirites ; M. Kardec, enfin, qui n'aurait pas manqué une aussi belle occasion de faire passer sous le couvert d'un autre, quelques-unes de ses petites brochures.

Je crois que la page la plus instructive de tout le livre est « l'a-

vertissement des éditeurs. » Ici, du moins, nous avons affaire à un homme convaincu. On nous y présente Mme Bernard-Derosne, d'abord, puis le docteur Nichols, un homme « honorable et d'une entière bonne foi ; » on nous y apprend que le présent ouvrage servira à « l'étude de ces phénomènes dont il faut chercher la véritable explication *en dehors des sciences humaines.* » Enfin, on nous annonce la collaboration d'un « fervent adepte de la doctrine spirite, » qui a bien voulu se charger d'ajouter quelques notes au bas des pages importantes. Sous cette qualification un peu vague, il n'est pas très-malaisé de reconnaître le chef convaincu du spiritisme, M. Kardec; s'il restait le moindre doute au lecteur, il pourrait se convaincre, en lisant les notes abondantes du *fervent adepte*, que des liens intimes le rattachent à M. Kardec, dont il a les habitudes grammaticales et industrielles.

L'honorable M. Nichols — le docteur Nichols, pour parler comme les affiches — s'est trouvé à Paris juste à point pour enrichir son livre d'une introduction spéciale. Cette introduction sent la réclame d'une lieue ; elle est dirigée surtout contre M. Robin, qui avait eu la malencontreuse idée d'imiter les *phénomènes* des deux frères. M. Robin est convaincu, de par l'auteur, d'être un grand maladroit qui n'a su faire qu'une « charge burlesque et fort peu récréative, » et l'on démolit impitoyablement toute sa fantasmagorie d'écolier.

Ah ! si M. Nichols eût pu pressentir, quand il a fait imprimer son livre rouge, les mésaventures de la salle Herz et les succès de M. Robin, il eût été plus circonspect, sans doute ; mais qui eût jamais prévu les révoltes du public et le fameux coup de poing de M. Duchemin !

M. Nichols n'hésite pas à affirmer, dès les premières pages, que les faits qu'il va raconter et qu'il a vus, proclament « *quelque chose de plus qu'une intelligence invisible* guidée par une force inconnue, c'est-à-dire des *principes appartenant à la constitution et aux lois de la matière* entièrement en dehors des conceptions de la science moderne. » Nous verrons bien. En sa qualité d'Américain, le docteurs Nichols repousse dédaigneusement les rêvasseries sentimentales de M. Allan Kardec et les hypothèses anodines de M. Didier ; c'est à la mécanique pure qu'il s'adresse, à la matière, à la force. La matière suffit pour tout expliquer aux races hardies et viriles.

Explication réservée, M. Kardec nous initie peu à peu aux ex-

ploits de ses héros. Il paraît que le père Davenport était agent de police à Buffalo, état de New-York. Ses appointements modestes n'auraient pas permis à ses enfants de faire figure dans le monde, et les deux jeunes gens, Ira et William, rêvaient une autre destinée que celle qui leur était échue. Porter à domicile les journaux du soir était une fonction assez peu relevée, médiocrement lucrative, et il fallait sortir de cette humiliante obscurité.

## § II

Vers l'année 1850, une nouvelle se répandit, qui leur donna beaucoup à réfléchir. On raconta, « devant les enfants, » que « des Bruits, » — un B majuscule, s'il vous plaît, monsieur le compositeur, — s'étaient fait entendre à Rochester. Ces « Bruits » furent pendant plusieurs jours la grande préoccupation des habitants de Buffalo et des Etats limitrophes; ils avaient eu lieu chez des demoiselles Fox, qui devaient faire beaucoup parler d'elles plus tard. « Des meubles avaient été bousculés, des *tiroirs tirés* (*sic*) au milieu de la chambre, des effets jetés de côté et d'autre : » Il y avait là bien de quoi, on l'avouera, troubler la cervelle d'un grand peuple.

Les Davenport furent extrêmement frappés de cette aventure singulière; « Mlle Elisabeth, » une enfant de dix ans, sœur des futurs médiums, dit que : « Ce qui était arrivé aux autres pourraient bien leur arriver aussi; » et, sans plus tarder, le jour même où la fillette avait fait cette observation intelligente, toute la famille se hâta de s'allonger sur la première table venue, attendant avec anxiété sa part de Bruit, de craquements et de sortiléges. La table y mit une bonne grâce parfaite. Au bout de quelques minutes, « des soubresauts, des coups, des Bruits se firent entendre, » exactement comme chez les demoiselles Fox, de Rochester. Les Esprits entrèrent immédiatement en besogne; ils craquèrent, ils s'agitèrent, ils écrivirent billet sur billet; si bien que la famille, qui prenait goût à cet exercice, resta « assise autour de la table fatidique, *de sept heures du soir au lendemain matin* ! » Le lendemain, on ne parlait à Buffalo que des Bruits des Davenport; on

se faisait passer les « billets écrits; » bref, la cité était sens dessus dessous, et l'ambition de la jeune adolescente s'était réalisée comme par enchantement.

Ce fut à qui assiégerait le domicile des Davenport : « les écrivains, les *pasteurs,* les *banquiers,* » affluaient; c'était une rage, une fièvre; du jour au lendemain, l'agent de police était devenu une célébrité, et ses fils oublièrent probablement de porter à domicile leurs journaux du soir.

quel aveu !

Les jours suivants, nouvelles merveilles ; tantôt c'est un pistolet que saisit tout à coup, aux mains des assistants, « une forme humaine, souriante; » tantôt les frères se promènent « dans l'air, à travers la chambre à une hauteur de neuf pieds au-dessus du sol ; » bref, les Davenport éclipsèrent bientôt « les demoiselles Fox; » et les gens du pays comprirent qu'il y avait chez eux des êtres surnaturels.

M. Nichols, c'est une justice à lui rendre, raconte ces prodiges avec une ingénuité parfaite; il est convaincu et impassible comme un théorème de géométrie : il ne s'enthousiasme pas, il ne roule pas des yeux comme M. Kardec; il défile ses chapelets de miracles comme un danseur fait une pirouette : « Mesdames et Messieurs, ce n'est pas plus difficile que cela ! »

Le monde surnaturel s'élargit encore. Jusqu'ici c'est Ira qui a fait parler de lui; le tour de William est arrivé. Un jour qu'on faisait tourner la table qui venait d'entrer en convulsions, William, le plus jeune des deux frères, s'écria subitement :

— « Voilà bien l'homme le plus grand que j'aie jamais vu ! *oh ! quel homme* ! »

« Comme les autres Davenport n'apercevaient dans la salle à manger aucune personne étrangère à la famille, nous sommes obligés de prendre à la lettre ce que William vit ou crut voir. Selon son *habitude ordinaire et prudente,* le père s'interposa et dit :

— « Tais-toi, William; tais-toi, mon fils ! *Ce grand personnage a peut-être quelque chose à nous dire !* »

« C'était une façon de dire à l'apparition de parler, et *c'était faire acte de politesse,* tout au moins, que de lui donner la parole pour le cas où elle voudrait en user. Mais aucune voix ne se fit entendre, et William semblait impatient et forcé de parler :

— « Cet étranger est si grand, » dit-il, « qu'il peut à peine te-

nir dans la salle, et sa grosseur est proportionnée à sa taille. C'est un vrai géant. »

— « Veut-il nous dire qui il est, d'où il vient, et ce qu'il veut? » demanda le père.

« Ce fut le petit garçon qui répondit, et sa réponse semble absurde; nous la donnons néanmoins telle qu'elle nous a été rapportée :

« Il prétend, répondit William, qu'*il n'est pas de ce monde*, et que son nom est William Richards ; il veut nous donner des instructions qui auront une grande importance pour l'avenir. »

Je le donne en cent au lecteur de deviner ce que voulait, aux Davenport, ce *géant* William Richard, qui pouvait « à peine tenir dans la salle et dont la grosseur était proportionnée à la taille. »

Il venait conseiller à ces braves gens d'acheter une table, et il s'offrait pour les guider dans cette importante acquisition!!!

Tout ceci est de la force du *Livre des Médiums*. Au fond, comme tous ces Barnums du spiritisme et autres turlutaines, connaissent bien l'espèce humaine! comme ils en ont bien mesuré la stupidité plantureuse! comme ils savent habilement, pour se faire des prosélytes, descendre au-dessous de cette stupidité triomphante! Je n'ouvre pas un de ces Manuels de sorcellerie sans me rappeler un grand restaurateur des boulevards, aujourd'hui retiré des affaires. Comme je m'étonnais un jour, devant lui, de sa fortune rapide :— il était en apparence somptueusement bête : — « Monsieur, me dit-il, j'ai cru entrevoir que la sottise humaine descendait à un certain niveau, je me tiens rigoureusement au-dessous. Cela flatte mes consommateurs. De plus, je n'épargne ni platitudes ni courbettes; leur satisfaction est au comble, et voilà comme quoi je suis devenu millionnaire. »

## § IV

Je reviens aux Davenport et à leur géant.

On jugea bientôt, dans cette digne famille, qu'il était parfaitement ridicule de travailler pour rien, d'appeler gratis les Esprits, de déranger gratis les guéridons, et l'on fit payer les entrées. C'était une solution prévue.

J'aime assez la façon dont l'éloquent docteur Nichols croit devoir expliquer la mesure prise par ses protégés. Faire payer les places est un procédé assez prosaïque, et on n'écrit pas volontiers d'énormes in-12 pour la gloire de gens qui demandent vingt sous à la porte. Le bon docteur, qui avait senti le danger, a trouvé de très-ingénieux raisonnements pour nous prouver qu'il n'en pouvait être autrement. C'est certainement un des passages les mieux réussis de son volume. « Auteurs, artistes, poètes, hommes d'Etat, dit le docteur, se font payer et vivent de leur labeur. *Toute peine mérite salaire.* Ceux qui passent leur temps à *rendre des services* ont droit à une rétribution, A MOINS QU'ILS NE GAGNENT CET ARGENT PAR SUPERCHERIE. Les gens de mauvaise foi n'ont droit à aucun gain. *Quand on accepte de l'argent, ce n'est pas une preuve que l'on trompe*, ET NOUS CROYONS QUE C'EST MÊME LA PREUVE DU CONTRAIRE, etc. »

Ce petit morceau n'est-il pas tout à fait agréable? Ah! docteur, docteur! quel philosophe vous faites, et comme vous vous y entendez à débrouiller des théories difficiles! Vous débutez par les proverbes; vous jetez, en vous jouant, et sans y prendre garde, des vérités étincelantes, concises, qui entrent en nous comme la flèche et nous préparent à des révélations inattendues. « Toute peine mérite salaire! » D'autres ont peut-être dit cela avant vous, docteur, mais pas de cette façon saisissante et rapide. Vous continuez, et le raisonnement se serre : « Si on accepte de l'argent, ce n'est pas une preuve que l'on trompe, *c'est même la preuve du contraire!* »

Certes, accepter de l'argent de ceux à qui l'on vend quoi que ce soit n'est pas absolument une preuve qu'on les vole, mais il n'y avait que vous, docteur Nichols, pour trouver que c'était là UNE PREUVE *qu'on ne les vole pas!* Voilà une théorie d'une audace américaine qui fera battre le cœur à bien des gens et calmera bien des scrupules de conscience! Y avez-vous bien réfléchi, ô savant docteur? et savez-vous bien que vous avez mis tout bonnement la main sur une de ces thèses qui bouleversent le monde? Ainsi, mon chapelier, mon bottier, ma fruitière me volaient impitoyablement en me demandant juste le double de ce que leur marchandise leur avait coûté; grâce à vous, ils vont m'en demander maintenant dix fois la valeur, et ce sera *une preuve manifeste qu'ils ne me volent plus!!* Docteur Nichols, vous êtes immense!

même des mensonges?

Peut-être avez-vous été un peu léger en avançant que ceux qui *gagnent leur argent par supercherie* le gagnent mal et se font rétribuer à tort; il en résulterait, ce me semble, que ceux qui ont exploité le public et lui ont soutiré de l'argent pendant un jour ou pendant des années, doivent, s'il y a eu *supercherie*, restituer tout ce qu'ils ont *gagné*. Savez-vous que cela pourrait mener loin certains spirites de ma connaissance, ô honnête docteur?

Sur le conseil du *géant* William Richard, ou de Georges Brown, ou de John King, — car ces trois Esprits, depuis l'emplette du guéridon, se disputaient à qui servirait le mieux la famille Davenport, — les deux jeunes gens se décidèrent à quitter Buffalo, théâtre indigne de leur fortune nouvelle, et à aller courir le monde. Leur bagage était très-simple : il consistait en une armoire, — un cabinet dit obstinément l'affiche, — un paquet de ficelle et deux ou trois instruments de musique primitifs, plus un porte-voix, quelques poupées de carton et une cloche.

Quant aux divertissements qu'ils offraient au public, ils variaient peu; les deux frères se faisaient attacher dans l'armoire et, juste au moment où les lumières s'éteignaient, commençait, dans l'armoire fermée, un sabbat de cloches, de tambour, de guitare discordante, de violon épileptique. Le concert fini, on rallumait le gaz, on rouvrait l'armoire et les deux frères se retrouvaient à leur place, attachés comme ci-dessus.

Le grand jeu était un peu plus compliqué; les frères sortaient de l'armoire et venaient s'asseoir à quelque distance du public; on les attachait comme précédemment, on baissait le gaz et les instruments de musique commençaient à courir dans la salle jusqu'au moment où, la lumière revenant, la sorcellerie finissait. C'est exactement ce que les Davenport ont fait chez nous il y a quelques jours; c'est l'exercice que pendant plus de *quinze ans* ils ont pratiqué avec des succès divers, tant en Amérique qu'en Angleterre.

M. Nichols décrit, avec un enthousiasme attendri, ces diverses opérations; il en remplit deux cents pages; il n'a pas assez de complaisances, assez d'épithètes endimanchées pour célébrer ces *miracles*, — c'est le nom qu'il donne aux *ficelages* de l'armoire et aux charivaris du tambour de basque. — Il ne raconte pas l'odyssée des deux frères, il la chante dans le mode hypophrygien, le mode favori de Pindare quand il avait à fêter un athlète vainqueur aux

jeux olympiques, grâce à son poing de fer et à son encolure de taureau.

## § V

Le docteur ne nous laisse rien ignorer de la vie de ses héros; il tient la caisse, il note, jour par jour, leurs rencontres, leurs départs, leurs arrivées. Nous les suivons dans les Etats du Maine, de Massachussets, de New-York, à l'Université d'Harvard, où les professeurs eurent l'audace de traiter ces jeunes inspirés de jongleurs et de saltimbanques; chez Lolla Montès, qui les pria d'évoquer « son dernier mari » et fut *pleine d'attentions* pour les voyageurs. Tout ce long récit est émaillé d'anecdotes peu variées, toujours taillées sur le même patron, et que M. Kardec annote avec une touchante persistance. Je n'en vois guère qui méritent d'être signalées. Voici pourtant une page qui, même après le *Livre des Médiums*, ne me semble point à dédaigner.

Les deux frères sont revenus à Buffalo; la famille les accueille comme des triomphateurs; les voisins les accablent de prévenances. Les jeunes gens croient devoir rendre politesse pour politesse, et ils invitent chaque jour leurs amis à de petites réunions intimes.

« Dans ces réunions de famille, lorsque les Davenport voulaient fournir à leurs amis l'occasion d'assister à des manifestations autres que celles qu'ils produisaient ordinairement, lorsqu'on avait pris TOUTES LES PRÉCAUTIONS NÉCESSAIRES POUR ASSURER LES CONDITIONS INDISPENSABLES DU SUCCÈS, et surtout pour chasser de l'esprit des assistants l'ombre d'un soupçon ou même d'un doute; lorsque *tout était bien disposé et que les lumières étaient éteintes*, on voyait se produire un *manége* des plus curieux. La table était tirée et placée au milieu de la salle, la nappe étendue, les couverts mis, le thé préparé, le pain coupé, les tartines beurrées et le thé versé à toutes les personnes de la société. Tandis que tout cela se faisait, on entendait autour de la table un bruit semblable *au froufrou des toilettes de femmes*. Un jour, M. Davenport était assis et se balançait en arrière sur une chaise d'un genre particulier aux Américains. Tout à coup il fut jeté à la renverse, et, immédiatement

après, le télégraphe alphabétique lui fit une *communication : Une dame* le priait de vouloir bien l'excuser de cet *accident causé*, disait-elle, *par les cercles de sa crinoline qui*, EN PASSANT, *s'était accrochée par hasard aux pieds de sa chaise.* »

Dans une brochure publiée par M. Rand, un des amis des deux frères, celui qui eut la gloire de souffrir pour la bonne cause et d'être mis sous les verrous avec les apôtres incompris, nous lisons ce qui suit :

« Des Esprits ont également pris de la nourriture devant nous, soit des gâteaux, des poissons, du maïs bouilli, des ananas, ou d'autres fruits. Nous avions, comme de coutume, placé les aliments sur la table et *éteint les lumières*, après avoir pris nos précautions pour *prévenir toute fraude*. Nous étions assis autour de la table, à une certaine distance l'un de l'autre. *Les Esprits ont copieusement mangé et nous ont parlé tout le temps*. Six ou huit épis de blé (du maïs frais et bouilli) ont souvent été absorbés de cette façon en une seule fois, et, dans certaines occasions, ils en consommèrent davantage avec des fruits et d'autres aliments. A ce sujet, nous pouvons prouver que les Esprits nous ont *souvent apporté du froment, en nous demandant de le partager avec eux*. Un jour, continue M. Rand, des gentlemen se réunirent pour être témoins de ce fait, et ils apportèrent de la ficelle pour lier les frères Davenport. On les assujettit d'abord solidement avec des cordes qu'on relia avec des ficelles, puis *on les bâillonna*. On s'assura aussi de la neutralité des autres personnes qui étaient dans la chambre, en leur mettant également un bâillon. *Alors on découpa l'ananas en tranches, et on le plaça sur un tabouret bien éloigné* des jeunes gens. L'ananas fut mangé par des visiteurs invisibles qu'on entendit jaser joyeusement pendant leur repas, et *on trouva les pelures* tout près de là. »

Voilà assurément l'idéal du genre, et, après un exemple aussi triomphant, le reste du livre va nous sembler bien terne ! Chose bizarre, l'annotateur a cru devoir s'abstenir de toute réflexion au sujet de ces ripailles d'Esprits.

A-t-il trouvé la pilule un peu trop violente et le docteur trop osé ? Ces histoires d'ananas, de poissons, de farine et de maïs, venues de l'Occident aventureux, ont-elles scandalisé le grand prêtre solennel et mystique des régions plus calmes, le Saïs cir-

conspect de la religion nouvelle? Je ne saurais le croire. Il y a, dans le *Livre des Médiums*, des inventions non moins hardies : tabatières imprévues, vitres cassées, bijoux volés ; que dis-je? les Esprits y ont, à l'occasion, et quand une *bonne fortune* se présente, des habitudes un peu légères, des « intentions » d'un platonisme douteux. Le lecteur n'a certes pas oublié certaine représentation d'*Obéron*, où ils se sont démasqués sans vergogne. Cela vaut bien, à mon avis, d'inoffensives histoires de crinoline et d'ananas.

## § VI

Tout n'était pas rose dans le métier des voyageurs ; à Oswego, dans l'Etat de New-York, ils furent condamnés à deux mois de prison, et dans mainte autre ville, ils eurent à subir des avanies assez dures que le docteur Nichols raconte avec d'immenses effusions d'attendrissement. On les traitait comme des acrobates, on les forçait à payer une licence comme les Indiens avaleurs de serpents ; on les huait dans la rue, on les poursuivait à coups de sabre ; « on parlait même de jouer du revolver, et les deux frères furent plus d'une fois forcés de se défendre le plus prosaïquement du monde et de mettre flamberge au vent. En somme, la foule s'obstinait à ne pas croire aux Esprits ; les Davenport et leurs historiographes s'entêtaient à les mettre de la partie : il n'y avait pas moyen de s'entendre :

Toutes ces *persécutions* n'empêchèrent pas les deux citoyens de Buffalo d'encaisser un nombre fort respectable de dollars. Quand vint la guerre d'Amérique, ils comprirent que les Bruits de l'armoire, les manéges des Esprits, s'effaceraient devant les évolutions des armées et le vacarme du canon ; ils résolurent de passer la mer, et d'exploiter le vieux monde.

L'Angleterre se montra assez peu crédule. A Liverpool et à Londres, on fit aux Esprits de l'armoire un assez mauvais parti. Je trouve, dans le *Morning-Herald*, un compte-rendu d'une des séances spiritistes, qui témoigne de peu d'enthousiasme :

« On a tenté, dit le journal anglais, de faire passser les deux

frères *pour des phénomènes*. Eux-mêmes semblent accepter une réputation aussi plaisante, et cependant, jusqu'à ce jour, il ne nous est rien parvenu de leurs exploits qui puisse *surpasser* en curiosité et en originalité ce *que les escamoteurs des rues exécutent journellement* sur des théâtres Chinois, ou dans des troupes nomades venues en ligne droite du Japon. Nous espérons que la curiosité du public n'encouragera pas cette *duperie*. En admettant que cela ait le sens commun, *ils veulent prétendre que des puissances intermédiaires entre le ciel et la terre* aident les gens à *se débarrasser de leurs habits*, font carillonner des cloches capitonnées, jouent sur des *banjos*, *touchent les genoux des assistants*, *leur tapent sur les doigts*, et exécutent mille autres facéties ridicules, *auxquelles la clarté d'une chandelle d'un liard* suffit pour mettre un terme. Ceci est par trop fort. »

Nous ne pousserons pas plus loin les citations. C'est à la suite de cette excursion désastreuse en Angleterre, que les deux jeunes gens, accompagnés d'un M. William Fay, sont arrivés à Paris.

On connaît leur mésaventure. Après avoir échoué de la façon la plus ridicule dans une première séance, où les trucs de la fameuse armoire furent brutalement mis à nu les Davenport organisèrent des soirées à *trente francs*, où l'on n'était admis qu'en *donnant son nom*. Ces soirées par *élimination* n'ayant pas plus réussi que les précédentes, les deux frères et leurs Barnums revinrent bientôt aux séances générales. Ils eurent la malencontreuse idée d'envoyer aux journaux une réclame d'une audace par trop américaine : presque tous se refusèrent à l'insérer, ou la reléguèrent dans la colonne la plus banale, entre les *Perles d'éther* et l'*Onguent-Canet*.

L'*Opinion nationale* publia, à cet occasion, un long entrefilet signé de M. Malespine, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à la déroute des Esprits; c'est par la citation de cet entrefilet que nous terminerons ce trop long voyage au livre des *phénomènes*. L'article de M. Malespine est l'expression du sentiment général. Le peuple *le plus spirituel de la terre* s'en allait tout doucement au spiritisme depuis quelques années, par oisiveté, par lassitude, par ennui ; les frères Davenport et leurs gobelets, sont arrivés juste à temps pour l'arracher à d'énervantes pratiques. Grâces soient rendues aux doubles fonds de l'armoire, aux ficelles des adoles-

cents ! Les chefs de la bande spirite ne se relèveront pas de sitôt de cette débâcle inattendue.

Voici l'article de l'*Opinion :*

« Nous recevons pour être publiée, au prix de 5 fr. la ligne, la note suivante :

« La seconde séance publique de MM. Davenport et Fay a eu lieu hier à la salle Herz. Cette séance a été un long triomphe et a répondu victorieusement à toutes les calomnies.

« Les séances merveilleuses ont lieu tous les soirs, à huit heures et demie, à la salle Herz. »

« Le prix offert pour l'insertion de cette note a été refusé. Nous la publions à titre gratuit, pour l'édification complète de ceux de nos lecteurs qui auraient assisté à la séance d'hier. Il faut, en vérité, avoir contracté de longue date l'habitude de mystifier le public, pour oser, même à prix d'argent, demander la publication de l'audacieux petit compte-rendu qui précède.

« Constatons d'abord que le nouvel appel de MM. Davenport et Fay a été accueilli avec l'indifférence la plus complète. Soixante personnes à peine se trouvaient dans la salle à huit heures et demie, et ce n'est qu'à grand' peine que ce chiffre a pu être porté, vers neuf heures, à soixante-quinze ou quatre-vingts personnes.

« On ne saurait, sans en avoir été témoin, se faire une idée de cette seconde séance.

« La façon dont ces séances sont données, les manières agressives des agents intéressés des Davenport, leurs réponses impertinentes aux observations du public, l'obstination avec laquelle les compères imposent leur coopération, les invectives échangées, tout contribue à faire de ces séances soi-disant merveilleuses, le plus affligeant des spectacles.

« Nous ne nous arrêterons pas sur les incidents grotesques de cette seconde séance ; nous ne raconterons pas que deux fois, une porte ouverte trop tôt, a laissé voir l'un des deux frères imparfaitement remis en place et honteux de s'être laissé surprendre.

« Nous n'insisterons pas sur le fait que le fameux cornet, mis hors de la portée des deux frères, n'a pas été lancé hors de l'armoire, et que la présence de ce cornet n'a point empêché le vacarme de se produire.

« Tous les détails de cette représentation sont misérables et sans intérêt. On ne peut même pas juger de la dextérité des mystificateurs à se détacher, puisqu'ils procèdent à cette opération dans l'obscurité et enfermés dans une armoire dont ils possèdent seuls les secrets.

« Et maintenant, déclarons pour en finir, que MM. Davenport et Fay n'auraient pas mérité d'attirer un seul instant notre attention, même comme prestidigitateurs, s'ils n'avaient pas eu la prétention de se poser devant nous comme les ministres des puissances occultes, et si, dans l'exercice de leur industrie, ils ne se faisaient les propagateurs d'idées fausses et dangereuses pour les imaginations trop ardentes. »

## § VIII

Nous avions promis au lecteur de le mettre à même de juger, en connaissance de cause, le spiritisme, et ses tendances et ses effets. Nous avons tenu parole.

Dans le *Livre des Esprits*, nous avons observé le spiritisme théorique; nous l'avons vu descendre dans la pratique avec le *Livre des Médiums;* dans la brochure Davenport enfin, nous avons pu le surprendre dans ses applications les plus franchement, les plus cyniquement matérielles. Pour tout lecteur de bonne foi, pour tout homme de sens, le spiritisme est jugé, irrévocablement jugé.

Que le lecteur nous permette d'être sérieux un instant au sortir de cette longue séance de jonglerie en trois actes. Aux *théories* de M. Kardec, aux « opinions personnelles » de M. Rend, de M. Fergusson, du docteur Nichols, opposons la simple judiciaire d'un homme sans passion ni parti pris.

Que ?

Que prétend le spiritisme? Elever autour nous, entre la matière et nous, entre les hommes et nous, tout un monde qui nous enveloppe, nous entrave, ou du moins fournit à nos sens une constante occasion d'exercice. Or, je maintiens qu'admettre l'existence de ce monde nouveau, c'est non-seulement anéantir les sens de l'homme, les dépouiller de toute action régulière et certaine, mais c'est anéantir l'âme elle-même dans ses facultés essentielles.

C'est nous condamner au doute absolu, à l'ignorance, et finalement à l'inaction, à la folie.

Pour porter un jugement quelconque où le monde extérieur est intéressé, il faut que l'homme croie à la fidélité de ses sens, dans la mesure où cette fidélité est pour lui invinciblement assurée; il faut qu'en voyant, par exemple, un objet quelconque, il ait la certitude entière que l'objet qu'il voit existe réellement là où son œil le place; qu'en touchant un corps quelconque, il soit convaincu qu'il y a véritablement, dans le point précis de l'espace qu'occupe le corps, une portion de matière déterminée et saisissable.

Les jugements que l'homme porte ainsi influent sur sa vie tout entière et sur tous les actes de sa vie. *Affirmer la vérité* est le plus beau privilége de l'homme, et il ne peut le faire qu'à condition qu'il ait un fondement inébranlable de certitude. Ce fondement inébranlable, cette assise suprême, ce critérium infaillible, c'est la foi dans la matière perçue, la foi dans l'esprit qui la perçoit. Que la matière se dérobe à nous, qu'elle puisse à la fois être et n'être pas, à l'instant toute certitude s'envole; que l'esprit cesse de percevoir, qu'il se retire de nous, qu'il ne nous appartienne plus, à l'instant les phénomènes extérieurs disparaissent, ou du moins sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. Toute vie extérieure est abolie.

Or, que vient dire le spiritisme? « Vous croyez à vos sens, à vos yeux, à votre main, à votre oreille; eh bien, *vous n'avez pas le droit d'y croire absolument*. Ils vous trompent à chaque heure et *sans que rien vous l'annonce*. Entre vous et la matière commune, permanente, s'interpose un élément matériel contingent, fugitif, qui naît, se déplace et s'évanouit à volonté. Les Esprits peuvent vous donner telle sensation qu'il leur plaira, sensation de chaud, de froid, et le reste.

« Ils peuvent vous montrer des corps qui ne seront pas formés de la matière ambiante, vous faire entendre des bruits, des voix, des sons qui ne seront pas produits par les agents naturels et nécessaires de la sonorité.

« Ils peuvent, en un mot, vous promener d'illusion en illusion, de façon à vous faire hésiter incessamment entre le monde « semi-matériel » qu'ils « composent » et le monde matériel où vous vous agitez. »

## § VIII

Voilà ce que dit très-nettement le spiritisme ; il nous prive par-là de nos sens, ou, tout au moins, ébranlant absolument la confiance que nous sommes autorisés à avoir en eux, il en rend l'exercice fictif, illusoire, dangereux. Et comme l'action des sens ne profite pas seulement à l'*individu* dans le cercle restreint de sa vie propre, mais que l'homme les réclame dans toutes ses relations avec le monde environnant, il s'ensuit que le spiritisme ruine encore les relations extérieures et toutes les formes de l'association humaine.

De quel droit affirmerai-je devant d'autres hommes que j'ai été témoin d'un phénomène, quel qu'il soit, si mes yeux mentent, si mes oreilles sont infidèles ? De quel droit me porterai-je garant d'un événement quelconque, le plus insignifiant ou le plus grave, du moment que toute sensation est déclarée à l'avance suspecte, problématique, mensongère ?

Voilà donc les relations extérieures qui s'évanouissent, le lien social qui se relâche. Et que les docteurs du spiritisme n'aillent pas dire que les faits avancés par eux sont des exceptions qui ne se manifestent que dans des circonstances *déterminées*, et qu'ils rentrent, par conséquent, dans les limites de notre appréciation normale. C'est là un subterfuge misérable; leurs livres fourmillent d'exemples d'Esprits s'immisçant, avec ou sans médium, dans les choses de la terre, se faisant à chaque instant « corporels, *semi-corporels*, palpables, visibles, » volant des bijoux, cassant des vitres, donnant mille preuves, enfin, d'une existence fort peu *fluidique*.

Et d'ailleurs, ô Nostradamus de l'armoire ! si *un seul fait*, tel que ceux que vous rapportez avait pu se produire, c'est assez pour qu'à l'instant même *toute* certitude s'évanouisse. *Etre ou n'être pas* ! la vieille maxime d'Hamlet est ici d'application rigide. Si ma main me fait défaut une fois, je n'y compte plus.

Les sens détruits, la matière ne subsiste pas davantage. J'avais toujours cru que la matière était *étendue* et *impénétrable*, et je le croyais, non pas seulement parce qu'on nous l'a appris au collége,

mais parce qu'il est impossible à l'homme de concevoir la matière autrement. M. Kardec vient « changer tout cela ; » désormais, « la matière est pénétrable, » et ce qu'il y a de plus magnifique en ceci, c'est que, non seulement elle est pénétrable aux Esprits qui « *traversent* la matière, » comme la chaleur traverse les corps, mais que ces Esprits peuvent appeler « dans une chambre *parfaitement close* » tous les objets matériels qu'ils auront *fabriqués de toutes pièces* ou volés chez le voisin : tabatières, pendules, écritoires.

Voilà donc encore la matière qui disparaît, ses propriétés essentielles qui fondent; que reste-t-il encore? L'âme humaine. Le spiritisme en fait aussi bon marché !

## § IX

Du moment qu'un Esprit est en moi, qu'il m'inspire, qu'il me guide, qu'il me détermine, je ne suis plus libre, je ne suis plus responsable. Si un juge croit au spiritisme, si le spiritisme n'est pas une abominable coquinerie, de quel droit condamnera-t-il cet homme qui a volé, cet autre qui a assassiné? L'accusé qui est là sur le banc de la cour d'assises est une machine grossière que la ficelle d'un Esprit peut avoir fait mouvoir. Le criminel est ailleurs, là où la justice humaine n'a pas de prise. En condamnant le misérable qui a été pris en flagrant délit de vol ou d'assassinat, c'est un innocent que vous vous exposez à frapper. Ajouterai-je que grâce à la théorie de la « *transfiguration* et de la BI-CORPORÉITÉ, » il peut même se faire que l'être vivant qui se tient debout sous l'œil du tribunal ne soit pas celui qu'on imagine, mais un autre personnage absolument étranger à tout ce qui se passe, qui a pris la place de l'accusé et s'évanouira tout à l'heure.

On se perd dans ce dédale de contradictions, de sottises, d'extravagances. Je n'insisterai pas sur des considérations dont le lecteur a entrevu le développement. Ainsi, le spiritisme nous dépouille de nos sens, de notre liberté, de notre responsabilité, de tout ce qui nous fait hommes ; il retire à la matière ses propriétés fondamentales.

Nous voilà donc, grâce à lui, plongés dans un milieu imaginaire, où tout est pour nous surprise, embûche, épouvante; nous y entrons désarmés, privés de nos sens, privés de notre âme, incertains de notre pensée, de notre existence même, et descendus au-dessous de la brute, qui du moins, croit à ses sens et à la terre qu'elle foule sous ses pieds.

Que ferez-vous, ô législateurs spirites, des hommes que vous aurez amenés à cette décomposition épouvantable? et croyez-vous que votre monde surnaturel, que vos Esprits qui « pullulent, » que toutes vos inventions, ou puériles, ou idiotes, ou dégoûtantes, suffiront pour intéresser à la vie ces machines en lambeaux, qui sont à vous maintenant et qui furent des hommes ?

Si la colère était de saison, on pourrait s'irriter contre des gens qui mènent tout droit au suicide, et rêvent sérieusement de faire du genre humain un troupeau de bêtes, quelque chose de hideux et d'immonde que la langue humaine n'a pas prévu. Il vaut mieux se contenter d'avertir les innocents dont ils saccagent la cervelle, leur crier : gare! sans repos ni trève.

Quant aux maîtres de la doctrine, il faut les démasquer sans miséricorde, et leur courir sus. La liberté de l'industrie est chose respectable assurément, et nous comprenons tous les commerces; nous ne réclamons donc point contre les trafiquants de spiritisme les rigueurs de ceux qui veillent à la morale publique et à la santé des citoyens; il ne faut, pour avoir raison de ces gens-là, que de l'honnêteté et du bon sens. Le premier venu y suffit.

FIN

Paris — Typogr. Alcan-Lévy, 50, boulev. Pigalle.

# CRIMES & FOLIES

DU

# SPIRITISME

Prix : UN franc

PARIS
A LA LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL
21, boulevard Montmartre, 21

747

# LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL

21, boulevard Montmartre, 21

**Chansons populaires de France**, un beau volume de 320 pages, septième édition. 1 fr. 50 c.

**Musique des Chansons populaires** (paraîtra le 30 octobre), un beau volume gravé de 300 pages environ. 3 fr.

**Les Matinées de Timothée Trimm**, recueil des articles publiés par le spirituel écrivain du *Petit Journal*, arrangés par lui-même, illustrés par Henri de Montaut. Un beau volume compacte de 400 pages. 2 fr.

**Procès**, *interrogatoire*, *condamnation et exécution* de Marie-Antoinette, dite Lorraine d'Autriche. Fac-simile d'une curieuse brochure, publiée en 1793, et qui se vendait dans les rues de Paris, le jour de la mort de la reine, avec gravure reproduite. Paris et départements, franco à domicile, contre timbres-poste. Deuxième édition. 1 fr.

**De Montmartre à Séville**, par Ch. Monselet. 3 fr.

**Un jeune Homme chauve**, par J. de Carné. 2 fr.

**Les Filles romanesques**, par A. de Kergomard. 2 fr.

**Une Visite à Soulouque**, par Paul Dhormoys. 2 fr.

Franco, à domicile, contre timbres-poste.

---

La Librairie du *Petit Journal* reçoit quelquefois des demandes d'explications, touchant les envois de livres qu'elle fait dans les départements.

Lorsqu'on désire recevoir un ouvrage quelconque, recommandé par nos annonces ou publié à Paris, il suffit de nous en faire la demande par lettre affranchie, en désignant l'ouvrage d'une manière exacte. On renferme dans la lettre, pour une valeur égale au prix du livre demandé, soit des timbres-poste, soit un mandat de poste, si l'on veut conserver un talon qui prouve l'envoi. Les lettres doivent être adressées simplement : *A la Librairie du* Petit Journal, 21, *boulevard Montmartre*, *à Paris*. On est assuré de recevoir, par un très-prochain courrier, *franco*, à domicile, et soigneusement emballés, les livres demandés, avec la plus grande exactitude.

---

PARIS. — IMP. ALCAN-LEVY, BOUL. PIGALLE, 50.

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 342 A